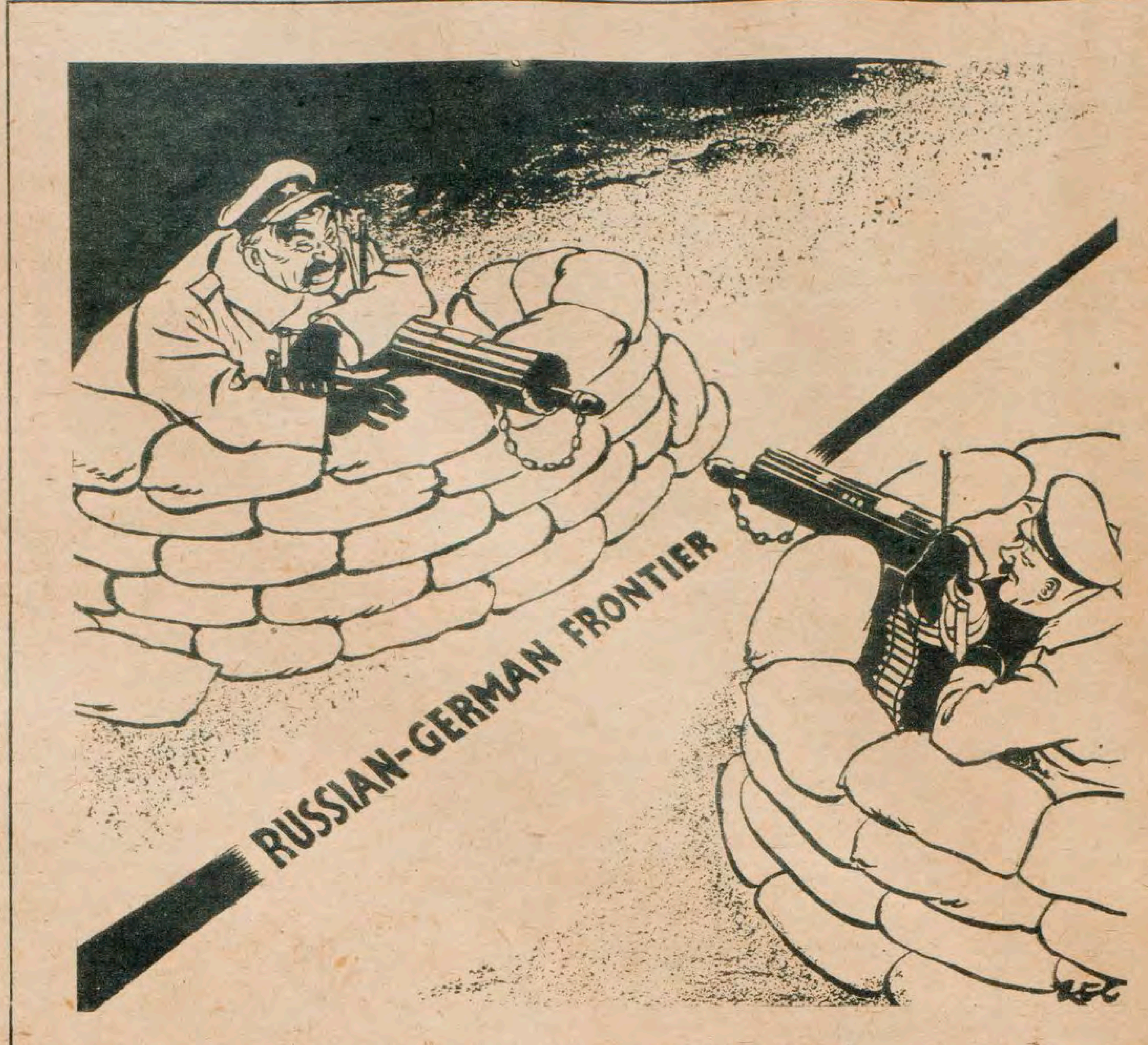
IMAGES
No 616 — LE CAIRE (EGYPTE) 30 JUIN 1941

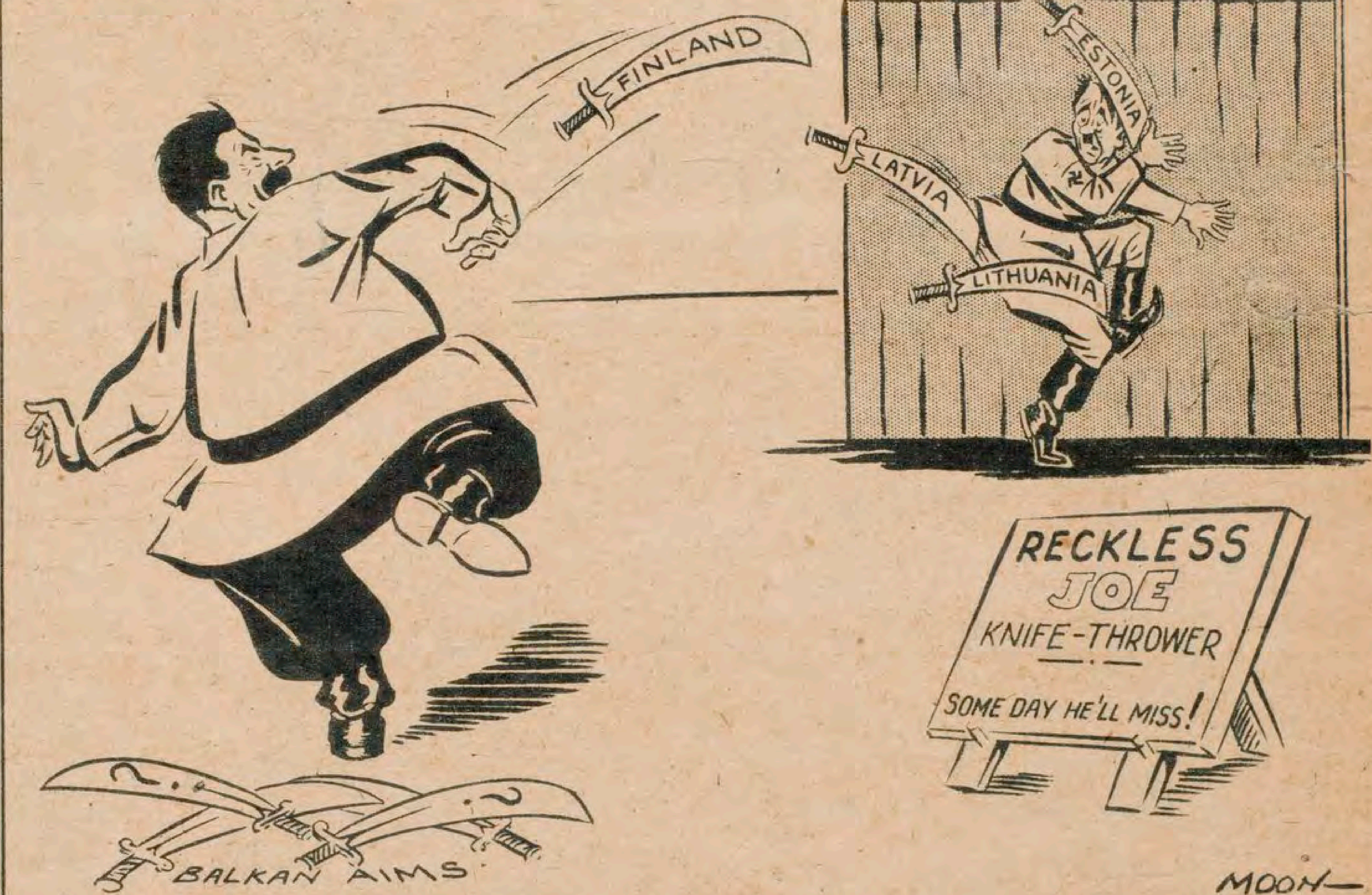


ALLEMAGNE — U.R.S.S.

GLANE DANS LA PRESSE



L'histoire de vingt-deux mois d'alliance... Lequel tirera-t-il le premier ? (Daily Mirror)



Hitler. — C'est un jeu bien dangereux que celui auquel je me prête. Un jour, un de ces couteaux finira par m'atteindre. (Daily Express)



Pris entre la Russie et les Alliés, Hitler est en bien mauvaise posture. (De Groene Amsterdammer)



Musique axiale... Le joueur de balalaïka refuse de jouer le même air que les autres musiciens. (Detroit News)

Churchill avait vu juste...

Que de chefs d'Etats et de gouvernements regrettent amèrement aujourd'hui de n'avoir pas écouté la voix de Churchill qui, depuis sept ou huit ans, ne cesse de retentir en Europe, signalant le danger hitlérien !

Les anciens chefs des gouvernements français et britannique doivent être les premiers à se dire que Churchill eut raison et qu'ils eurent tort de ne pas l'écouter, quand il dénonçait aux Communes et dans la presse la coupable politique de désarmement des démocraties, devant l'effort de guerre intensif des dictatures.

Puis, le conflit éclatant, Churchill au pouvoir ne cessa d'alerter les Etats qui flattaient l'Allemagne, se réclamaient d'une neutralité bienveillante, se faisaient ses complices, dans l'espoir d'échapper à son emprise, et qui furent dévorés, les uns après les autres, lançant trop tard leur S.O.S. à l'Empire britannique.

Et maintenant, il a presque fallu ajouter Staline à la liste.

Churchill l'a averti maintes fois et de deux manières. Qu'on se reporte aux discours prononcés il y a quelques mois par le chef du gouvernement britannique et on y trouvera des phrases prophétiques.

« ...La guerre peut s'étendre à la Russie et à la Turquie. Les Allemands peuvent tenter de faire main basse sur les greniers de l'Ukraine et le pétrole du Caucase... » (Discours de M. Churchill du 27 avril 1941)

Alors que rien ne faisait prévoir un conflit germano-russe, le Premier criait à Staline : « Faites attention, Hitler convoite les blés de l'Ukraine et les pétroles de Bakou ! Faites attention, il vous attaquera ! » Mais le dictateur des Soviets continuait à croire dans le pacte germano-russe et l'autorité de son ami Ribbentrop. Il y crut même après l'agression contre la Yougoslavie, puisque, après l'occupation allemande, il accepta de ne pas reconnaître le gouvernement libre yougoslave, comme un dernier gage d'apaisement au dragon hitlérien.

Entre deux discours, cependant, par les moyens diplomatiques, par Sir Stafford Cripps — on le sait maintenant — Churchill donnait à Staline les ultimes avertissements.

« En fait, j'avais clairement et nettement averti Staline de ce qui allait arriver. Je l'avais averti et j'en avais averti bien d'autres avant lui. Je puis espérer que ces avertissements ne se sont pas heurtés à l'indifférence de ceux à qui ils s'adressaient. » (Discours de M. Churchill du 22 juin 1941).

Il avait eu les informations les meilleures et les plus sûres — plus tard, on saura comment — sur les intentions et les préparatifs allemands, de nettes précisions sur l'imminence d'une attaque allemande contre les Soviets. Il semble que les derniers jours, Staline avait fini par le croire et que c'est grâce à ce service signalé de Churchill que les agresseurs allemands trouvèrent les armées russes suffisamment prêtes pour la défense et la contre-attaque.

ALLEMAGNE-RUSSIE

UN DUEL DIPLOMATIQUE QUI A DURE 22 MOIS

23 AOUT 1939 — 22 JUIN 1941

Novembre 1940. Molotov est reçu à Berlin par Hitler et les leaders nazis. Cette visite avait suscité de grands espoirs en Allemagne. Elle ne donna pourtant aucun résultat. D'après la note sur les relations germano-russes publiée au début du conflit par la Wilhelmstrasse, la Russie aurait posé à l'Allemagne des conditions auxquelles cette dernière ne pouvait souscrire.

Depuis que l'U.R.S.S., renforcée et ne craignant plus une révolution intérieure, a recommencé à jouer son rôle de grande puissance, elle a tout fait pour se mettre à l'abri d'une attaque allemande.

L'arrivée d'Hitler au pouvoir devait la raffermir dans la voie qu'elle s'était tracée.

En effet, de 1934 à 1939, Staline ne cessait de proclamer que le plus grand ennemi des Soviets était l'Allemagne nazie.

Le 10 mars 1939 encore, le dictateur rouge déclarait dans un discours : « L'Allemagne suit une politique d'agression, la France et la Grande-Bretagne se défendent. Nous aiderons les victimes de l'agression qui combattent pour leur indépendance. »

■

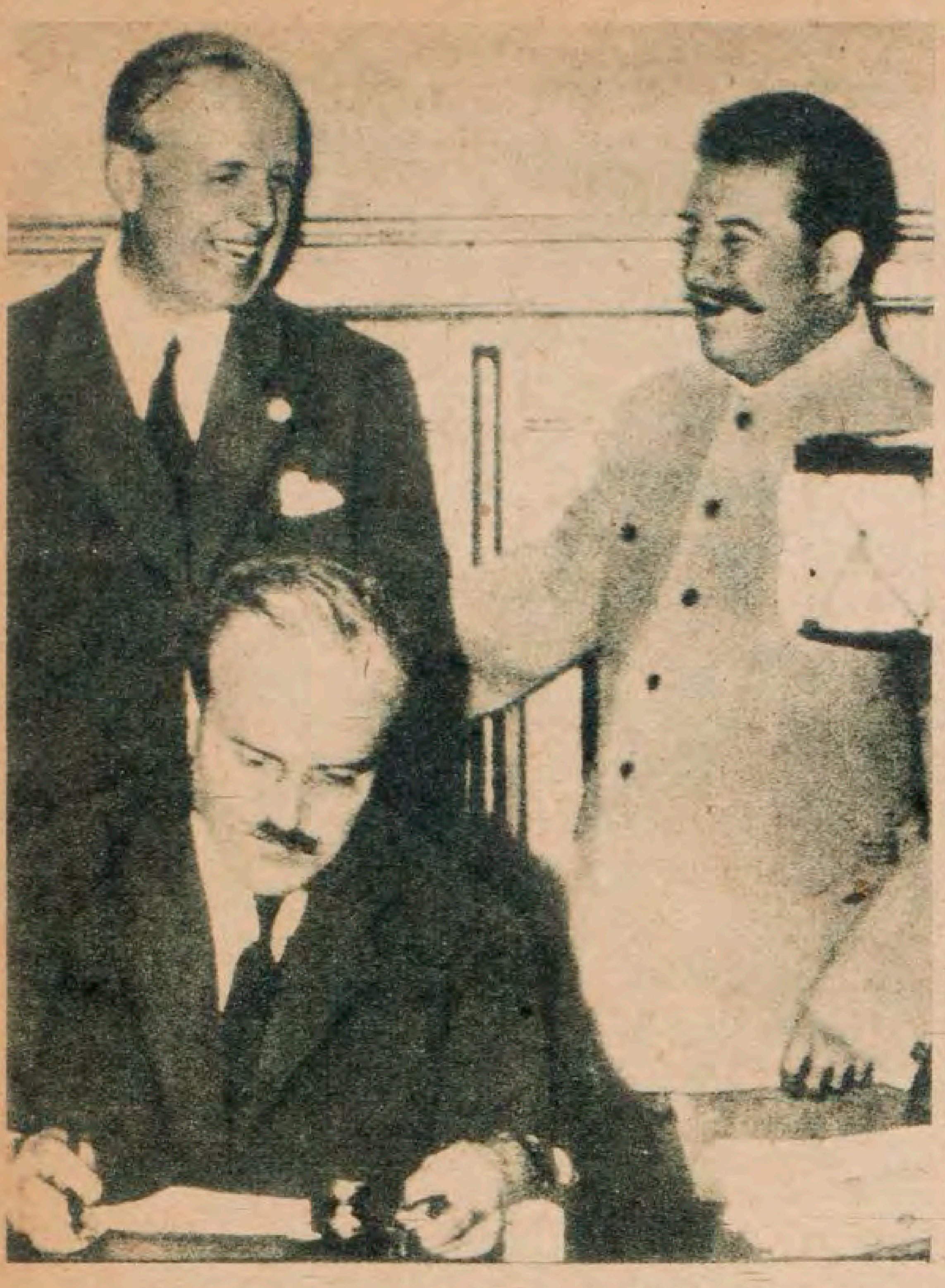
LE PROJET D'ENCERCLEMENT DE L'ALLEMAGNE

C'est pourquoi, lorsqu'en juin 1939, Hitler, posant à nouveau la question de Dantzig et du corridor polonais, commença contre la Pologne une action similaire à celles qui avaient amené l'annexion de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie, la Grande-Bretagne et la France, dans un but défensif, commencèrent avec l'U.R.S.S. des pourparlers devant conduire à un encerclement du Reich, de façon à l'obliger à négocier au lieu de prendre les armes. Les entretiens traînèrent en longueur, mais ils avaient fait en août suffisamment de progrès pour permettre l'envoi à Moscou d'une mission militaire anglo-française pour s'aboucher avec l'état-major russe.

■

LA «BOMBE» DIPLOMATIQUE DE MOSCOU

Entre temps, Ribbentrop et Molotov menaient dans le plus grand secret des négociations en vue d'arriver à un pacte de non-agression dont le but, aux yeux de l'Allemagne, était de la protéger contre une guerre sur deux fronts, et d'éviter l'erreur qui aurait été la véritable cause





Le premier ambassadeur de Russie à Berlin, Schkonarwez, est reçu par Hitler peu de temps après la signature du pacte de 1939. Ce fut une simple visite protocolaire. La « collaboration » russo-allemande devait, pour la première fois, prendre une forme concrète au mois de septembre 1939, au cours de l'entrevue que, leurs troupes face à face, les généraux Timochenko et von Schweidnitz eurent dans un champ de blé polonais. Ci-contre, à gauche, Molotov signe le traité de non-agression, pendant que Staline et von Ribbentrop, debout derrière lui, expriment leur satisfaction.

de la défaite de 1918. Et le 23 août, devant le monde étonné, la radio de Berlin et de Moscou annonçaient un accord entre les deux ennemis d'hier, la Russie bolcheviste et l'Allemagne nazie. Le pacte fut signé à Moscou par Ribbentrop pour le Reich et par Molotov au nom de l'U.R.S.S. Staline lui-même assistait à la signature et offrait le soir même un banquet en l'honneur de Ribbentrop.

■

CE QUE LE TRAITE DONNAIT A L'ALLEMAGNE

Le traité signé entre Ribbentrop et Molotov n'était pas simplement politique.

Des experts devaient plus tard en fixer le côté économique. Et ce côté était important pour l'Allemagne, puisqu'elle s'assurait, contre des produits manufacturés, qu'elle livrera tant bien que mal 500.000 tonnes de graines de soja, un million de tonnes de pétrole, 150.000 tonnes de coton, 100.000 tonnes d'huiles oléagineuses, ainsi que le transport par le Transsibérien de 500.000 tonnes de marchandises diverses achetées principalement au Japon.

Le traité fut modifié à plusieurs reprises, mais il resta le même dans son essence, bien que l'on estime que les livraisons russes n'aient pas été à la hauteur des quantités promises.

■

LA RUSSIE PREND DES GAGES

Par la suite, toute la politique russe devait consister à prendre des gages contre l'Allemagne, car les événements viennent de prouver que Moscou savait qu'un jour ou l'autre elle serait attaquée. Et elle avait besoin, pour ce jour, d'avoir des atouts en main. Elle les prit aux Allemands eux-mêmes. Le 17 septembre 1939, sous prétexte que l'Etat polonais était en décomposition, les forces rouges avancèrent. L'Allemagne ne dit rien et consentit à céder à l'U.R.S.S. une bonne moitié de la Pologne. La superficie cédée à la Russie, quoique moins peuplée que celle sous le contrôle allemand, est plus vaste. Mais ce n'était qu'un commencement. Le Reich occupé en France, l'U.R.S.S. obtenait des bases navales en Lettonie, Estonie et Lithuanie (20 septembre 1939).

La diplomatie russe poussait encore plus loin son succès. Elle demandait à l'Allemagne de faire rentrer au sein du Reich toutes les minorités allemandes des pays baltes. Ainsi 300.000 Germains qui, de père en fils, depuis des siècles avaient vécu dans les Etats baltes durent rentrer.

■

LA GUERRE RUSSO-FINLANDAISE

L'U.R.S.S. s'attaqua alors à la Finlande. Elle lui réclamait, comme pour les trois Etats baltes, des bases navales, à titre de garantie.

La Russie a toujours craint qu'une attaque menée du golfe de Finlande contre Léningrad ne soit fatale. C'est pourquoi elle demandait l'occupation des îles Aland et d'autres places fortifiées.

La Finlande résista, le monde s'émut. Berlin ne bougea pas. Elle avait fait le deuil de son influence dans la mer Baltique.

Ce fut la guerre russo-finlandaise. Elle dura du 30 novembre 1939 au 11 mars 1940, lorsque la délégation finlandaise signa à Moscou un traité de paix. Ce traité comportait l'abandon de l'isthme de Carélie, le port de Viborg, le rivage occidental du lac Ladoga, y compris la ligne Mannerheim et la cession à bail de la base navale de Hangoe.

DU COTE DE LA MER NOIRE

Mais il fallait aussi se protéger du côté de la mer Noire. Enhardie par le peu de résistance du Reich et désirant mettre entre ses mains tous les atouts possibles, l'U.R.S.S. alla de l'avant.

Elle réclamait à la Roumanie la restitution de la Bessarabie qui s'était unie à la Roumanie en 1918. Bucarest fit appel à Berlin, mais Hitler lui conseilla de s'incliner. Et la Bessarabie redevint territoire russe, avec la Bukovine-nord. Cela se passait le 4 juillet 1940.

La Bessarabie fut englobée dans la République soviétique de Moldavie.

Du coup, l'Allemagne se voyait barrer la route des pétroles de Bakou et du blé

Aujourd'hui l'U.R.S.S. ayant pris des de l'Ukraine, car la Bessarabie et la Bukovine-nord constituent une frontière naturellement fortifiée et solide.

■

LES ETATS BALTES ANNEXES AUX SOVIETS

Quelques jours plus tôt, le 28 juin 1940, sous prétexte de se garantir contre d'éventuelles attaques de la part de la Lithuanie, de l'Estonie et la Lettonie, Moscou demandait que des garnisons soviétiques fussent casernées dans diverses parties de ces trois pays qui durent s'incliner.

D'ailleurs, l'appétit venant en mangeant, des « révolutions » éclatèrent et, entre le 6 et le 12 août, les gouvernements soviétiques prenaient le pouvoir dans les trois républiques et votaient leur incorporation à l'U.R.S.S.

Les centaines de kilomètres de frontière terrestre qui allaient des faubourgs de Léningrad jusqu'à Vilna ont été ainsi raccourcis à la petite ligne Vilna-Memel.

La Russie mettait encore de nouvelles frontières entre elle et le Grand Reich.

■

LA PERIODE D'ATTENTE ARMEE

En janvier dernier, Molotov rendait à Ribbentrop la visite que celui-ci avait faite lors de la signature du pacte de Moscou.

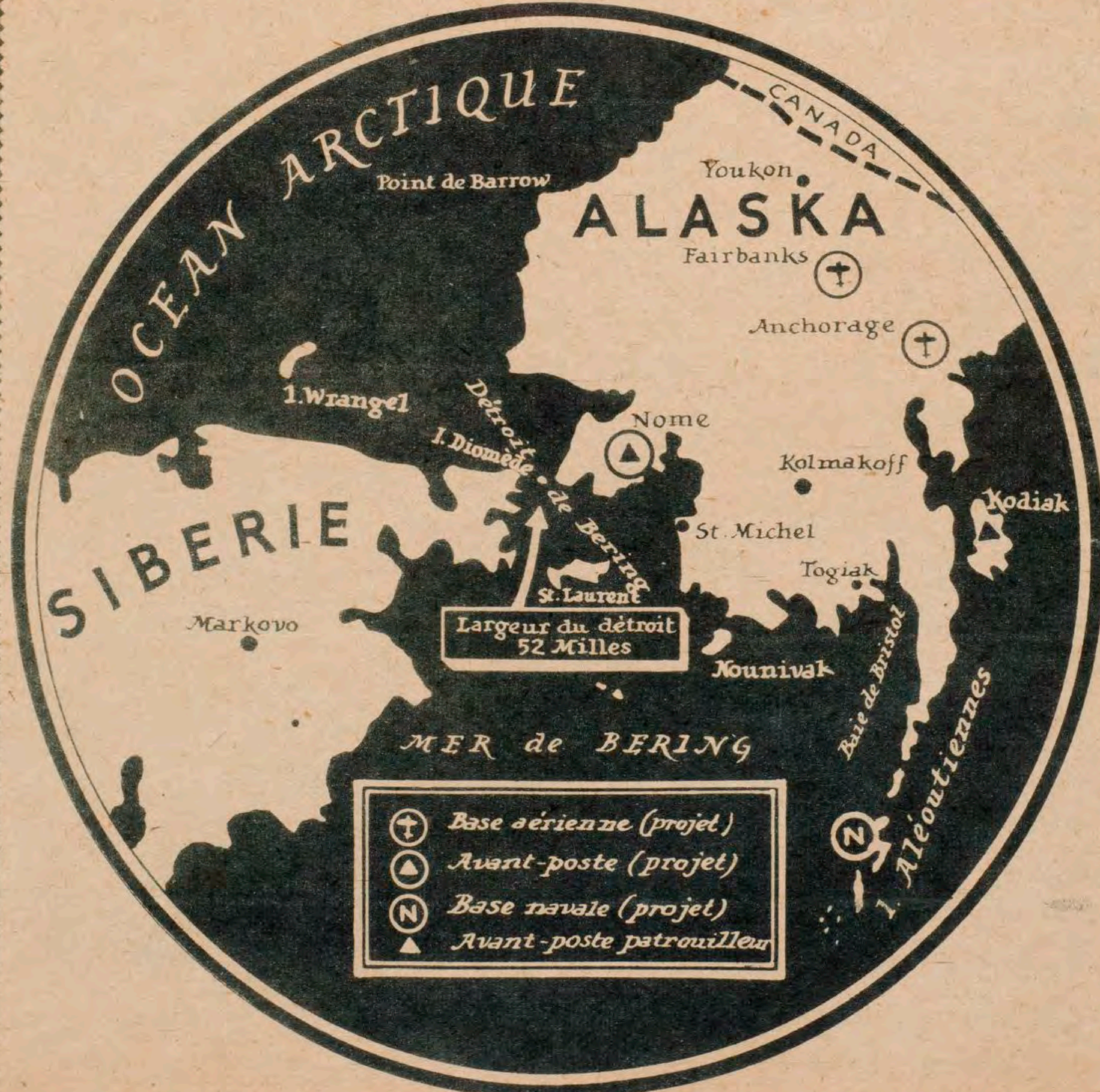
La visite dura trois jours. Elle devait se terminer par le communiqué officiel d'usage : « Les diverses questions intéressant les deux pays ont été examinées et un accord complet est intervenu. »

Cependant, la note d'Hitler à l'U.R.S.S. lors de la déclaration de guerre a révélé par la suite que Molotov était venu à Berlin avec des exigences. L'U.R.S.S. se sentant forte reprenait son rôle de protectrice des pays slaves.

Sa part dans le revirement yougoslave n'est pas encore connue. Mais elle le sera sans doute.

Aujourd'hui l'U.R.S.S., ayant pris des gages à Hitler, est à même de résister beaucoup plus sérieusement aux attaques allemandes. Pour une fois, les nazis auront trouvé devant eux quelqu'un parlant le seul langage diplomatique qu'ils comprennent : l'opportunisme.

52 MILLES séparent la Sibérie de l'Amérique



Répondant à l'appel de M. Winston Churchill, le président Roosevelt a déclaré que les Etats-Unis accorderaient une aide aussi complète que possible à la Russie. Les crédits russes aux Etats-Unis, qui avaient été gelés à un moment donné, ont de nouveau été mis à la disposition du gouvernement soviétique. En attendant que leur aide à la Russie prenne une forme concrète, les milieux militaires américains suivent avec attention les opérations qui se déroulent actuellement sur le front germano-russe. Celles-ci présentent, pour eux, un intérêt direct. Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, en effet, par la carte ci-contre, le territoire russe est relié à l'Alaska dont il n'est séparé que par le détroit de Bering, large seulement de 52 milles et que l'on peut, d'ailleurs, franchir à pied en hiver. Les milieux militaires américains se doivent, en conséquence, d'envisager l'éventualité d'un passage de forces allemandes de Sibérie en Alaska, d'où des attaques aériennes pourraient être dirigées contre le territoire américain. Cette éventualité est des plus problématiques. Il est vraisemblable, cependant, que les Etats-Unis tiendront à prendre des précautions et hâter la construction des bases indiquées ci-contre dans le voisinage de l'Alaska.

Hitler m'a dit :

LA RUSSIE : AMIE OU ENNEMIE

par HERMANN RAUSCHNING

Une fois de plus, les propos tenus par Hitler, et rapportés par Hermann Rauschning, ex-président du Sénat de Dantzig, dans son livre « Hitler m'a dit », sont confirmés par les événements.

Hitler avait déclaré « qu'il ferait un bout de chemin avec les Russes, mais avec le dessein bien arrêté de revenir à son but essentiel dès qu'il le pourra ». Et de fait, Hitler a signé un pacte de non-agression avec les Russes, en août 1939, puis, dès qu'il a eu les mains libres aux Balkans, il n'a pas hésité à attaquer la Russie.

Dans une rencontre ultérieure, Hitler me fit connaître ses vues au sujet de la Russie soviétique. Je m'étais fait annoncer chez lui, au printemps de 1934, afin de le mettre au courant des pourparlers entre Dantzig et la Pologne qui prenaient une allure traînante ou, plus exactement, étaient arrivés au point mort. Depuis l'accord germano-polonais, l'Allemagne avait la possibilité d'exercer amicalement son influence en Pologne en faveur de la Ville libre.

Il était donc tout indiqué d'examiner avec Hitler la question de nos relations avec Moscou. La Russie s'était toujours intéressée à l'indépendance de Dantzig, et, dans certaines circonstances difficiles, elle avait même fait pression sur la Pologne.

— « Allez à Moscou, vous avez mon accord, m'avait dit Hitler lorsque je lui fis part de certains projets qui pouvaient faire avancer les pourparlers polono-dantzikois. Allez à Moscou, mais vous n'y trouverez pas beaucoup de satisfactions. Ces gens-là sont des Juifs ergoteurs, des talmudistes. On n'arrive à rien avec eux. » Je répondis que j'avais déjà examiné les projets en question avec Koch, le Gauleiter de Kœnigsberg. « Oui, Koch est un homme intelligent, mais il me cause des soucis. » Koch était un ami de Grégor Strasser, tombé en disgrâce et farouchement haï par Hitler qui voyait en lui un rival possible.

Je me gardai bien d'aborder le sujet des discordes qui en Prusse orientale déchiraient les cadres du parti et je rendis simplement compte à Hitler de ce que j'avais vu de l'« Institut planiste » de Koch. Un jeune professeur, von Grünberg, avait élaboré une collection fantastique de « paysages d'avenir ». Dans son institut, il avait fait établir des cartes où figuraient des perfectionnements encore imaginaires : centrales d'énergie électrique, transports de force, autostrades, voies ferrées, projets de canaux. Ces « paysages » économiques, minutieusement étudiés jusque dans le détail, s'étendaient sur tout l'Est de l'Europe, jusqu'à la mer Noire et jusqu'au Caucase. Sur ces plans, l'Allemagne et la Russie occidentale représentaient déjà un bloc gigantesque du point de vue de l'économie et des moyens de communication. Evidemment, tout était orienté vers l'Allemagne, c'était l'Allemagne qui établissait les projets et les exécutait. En revanche, on ne trouvait nulle trace de la Pologne ni de la Lituanie. C'était le réseau des communications d'un énorme espace continental, s'étendant de Flessingue jusqu'à Vladivostok. « Si nous ne réalisons pas cela, toute notre révolution aura été faite en pure perte », m'avait répondu Koch quand je lui avais exprimé mon étonnement devant l'immensité de ses projets.

— « Koch devance un peu trop vite la réalité. Il veut me démontrer par là qu'une union entre l'Allemagne et la Russie nous tirerait de toutes nos difficultés. Evidemment, pourquoi ne signerais-je pas un accord avec la Russie, si ma situation peut s'en trouver améliorée ? Je n'ai aucune prévention. Un jour cela pourrait arriver. Et ce serait, en grande partie, la faute de la Pologne. Mais Koch se trompe tout de même. Si nous suivions ses plans, nous n'aboutirions jamais au résultat total qui sera pour nous une nécessité absolue. Ce n'est pas par ce détour que nous parviendrons à former un grand bloc d'Etats dominant l'univers. Tout partage d'influence aurait précisément pour effet de créer le maximum de méfiance entre les deux bénéficiaires. Et finalement, il sortirait d'un tel pacte la guerre décisive qui ne peut pas être évitée. Il ne faut qu'un maître, et non pas deux. D'où la nécessité de battre la Russie. Après quoi Koch aura tout loisir pour exécuter sur le terrain ses plans et ses épures. Après, mais non pas avant. »

Je répondis que je n'avais pas songé à une alliance durable entre l'Allemagne et la Russie, mais à des arrangements temporaires pour couvrir notre arrière. D'ailleurs, je ne pouvais pas non plus me convaincre qu'une telle alliance fût sans danger pour l'Allemagne.

— « Pourquoi ? » demanda brusquement le Führer. « De toute façon, je n'ai pas dit cela. »

— « Je pense au danger d'une bolchevisation de l'Allemagne. »

— « Ce danger n'existe pas et n'a jamais existé », répliqua Hitler. « Vous oubliez que la Russie n'est pas seulement le pays du bolchevisme, mais qu'elle est en même temps le plus grand empire continental du monde, qu'elle dispose d'un potentiel immense et qu'elle pourrait attirer toute l'Europe à elle. Les Russes absorbent leurs partenaires, ils avalent le lapin avec la peau et les poils. C'est là qu'est le danger. On ne peut s'allier à eux qu'intégralement ou pas du tout. »

Je lui fis alors remarquer que, si je l'avais bien compris, il faisait une différence entre la Russie-empire et la Russie-pépinière du bolchevisme. Quant à moi, je n'étais pas du tout certain qu'une entente fût possible entre l'Allemagne et la Russie, sur le terrain diplomatique et pratique, sans tenir compte du bolchevisme, comme d'un facteur qui représentait toujours un danger pour nous. « Ce n'est pas l'Allemagne qui sera bolchevisée, c'est le bolchevisme qui deviendra une sorte de national-socialisme », répondit Hitler. « D'ailleurs, il existe entre nous et les bolchevistes plus de points communs que de divergences, et tout d'abord le véritable esprit révolutionnaire, que l'on trouve en Russie comme chez nous, partout du moins où les marxistes juifs ne mènent pas le jeu. J'ai toujours tenu compte de cette vérité et c'est pourquoi j'ai donné l'ordre d'accepter immédiatement dans le parti tous les ex-communistes. Les petits bourgeois social-démocrates et les bonzes des syndicats ne pourront jamais devenir de véritables nationaux-socialistes ; les communistes toujours. »

J'émis prudemment quelques objections : il était difficile de méconnaître le danger représenté par les agents communistes qui désorganiseraient méthodiquement les formations du parti. La plupart de ceux qui avaient changé de parti avaient continué d'agir conformément aux ordres du Komintern dont ils restaient les agents secrets. Hitler repoussa mes arguments avec brusquerie. Il était prêt à courir ce danger. « Notre esprit révolutionnaire est si fort, la vitalité de notre admirable mouvement est d'une vigueur si élémentaire, qu'il parvient à modeler les gens même contre leur volonté. »

Il ne redoutait pas plus l'action des communistes allemands dans la politique intérieure, qu'il ne craignait celle des agents russes du Komintern. Et même s'il devait conclure un accord avec la Russie, il garderait toujours en réserve sa seconde révolution, qui le préserverait de la contamination des songe-creux communistes et marxistes. « Une révolution radicale de notre situation sociale me procurera des forces nouvelles et insoupçonnées. Je ne crains pas une désorganisation révolutionnaire due à la propagande communiste. Mais nous nous trouvons en face d'un partenaire ou d'un adversaire aussi fort que nous et dont il faudra nous méfier. L'Allemagne et la Russie se complètent d'une façon merveilleuse. Elles sont véritablement faites l'une pour l'autre ; mais c'est là justement qu'il faut craindre le danger d'être aspirés et dissous en tant que nation. Avez-vous remarqué que les Allemands qui ont longtemps vécu en Russie ne peuvent plus jamais redevenir Allemands ? L'espace colossal les a envoûtés. La raison qui fait de Rosenberg un si farouche adversaire des bolchéviks, c'est qu'ils l'empêchent d'être un Russe. »

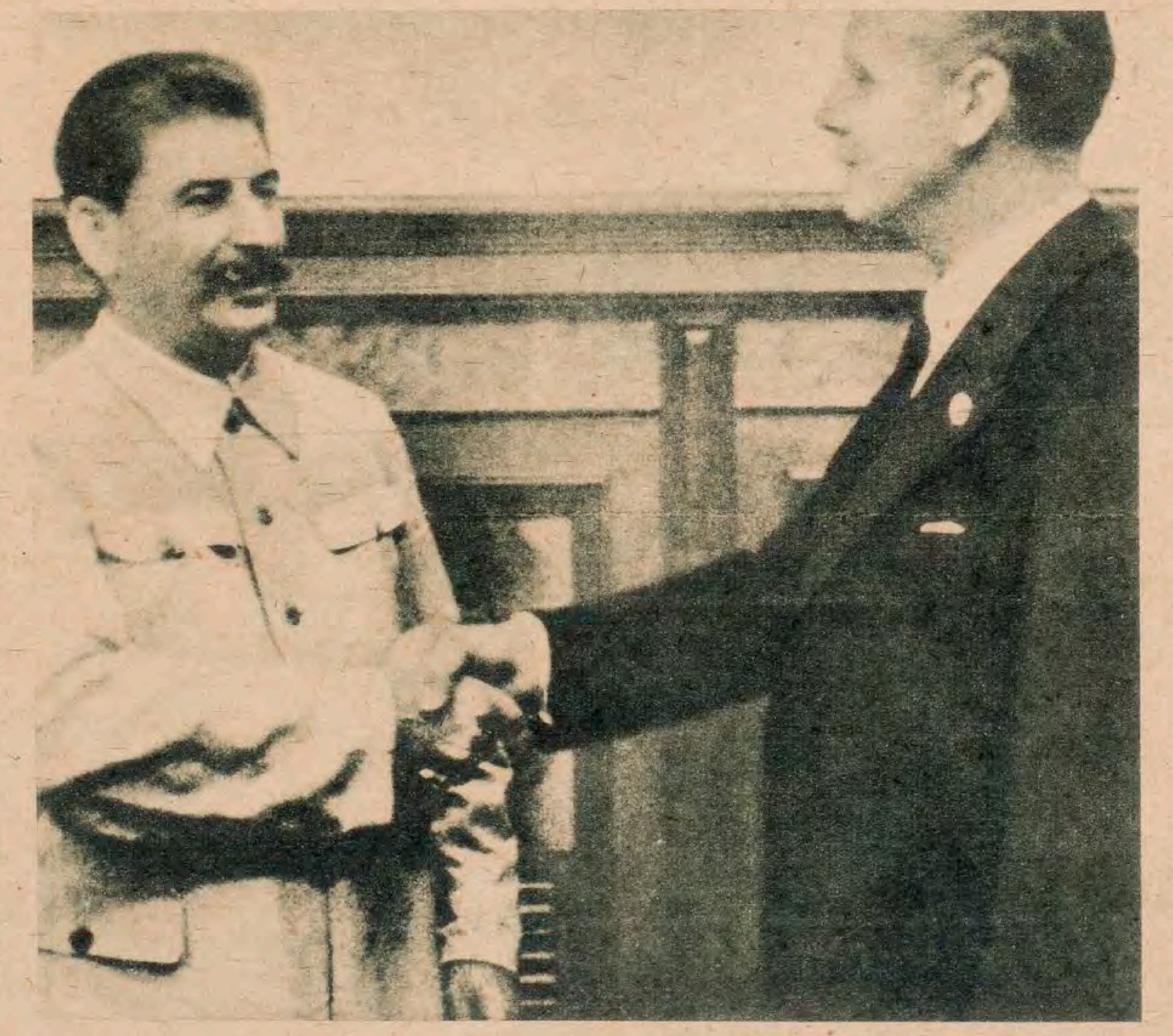
— « Je suis frappé, dis-je, de voir que toute une fraction de notre jeunesse, ceux qui se désignent comme néo-conservateurs, néo-prussiens, quantité de jeunes ingénieurs et de jeunes officiers de l'armée subissent une très forte attraction de Moscou et voient le salut de l'Allemagne dans une alliance avec la Russie. » Cette remarque déplut à Hitler. « Je sais ce que vous voulez dire. Vous faites allusion à la doctrine de Spengler, au « socialisme prussien » et autres fariboles. C'est bon pour occuper nos généraux qui s'amusent à combiner des « Kriegspiele » politiques. L'accord militaire avec la Russie leur paraissant commode, ils se découvrent immédiatement des aspirations anti-capitalistes. Ils se bercent de cette semi-philosophie et entendent leur socialisme prussien comme une discipline de caserne, qui leur donnerait la haute-main sur les salaires et la liberté individuelle. Mais les choses ne sont pas aussi simples que cela.

« Je conçois aussi le plaisir que prennent les ingénieurs à dresser des échafaudages « planistes ». Mais là non plus, le problème n'est pas simple ; on ne le résoudra pas uniquement par un troc de matières premières contre des capacités techniques. Non, l'idée d'un Etat travailliste supernational avec le travail infligé comme un pensum dans un réseau d'industries savamment groupées, tout cela n'a pu naître que dans l'esprit délirant et super-rationaliste d'une coterie d'intellectuels dépourvus de tout instinct national. Tout ce « socialisme prussien » n'est que rêverie et duperie. C'est faux et c'est dangereux, parce que cela barre la route au national-socialisme !

« Peut-être ne pourrai-je pas éviter l'alliance avec la Russie. Mais je garde cette possibilité comme mon dernier atout. Ce coup de poker sera peut-être l'acte décisif de ma vie ; mais il ne faut pas qu'on en bavarde à tort et à travers dans des parlotes de littérateurs et il ne faut pas non plus qu'il soit joué trop tôt. Et si jamais je me décide à miser sur la Russie, rien ne m'empêchera de faire encore volte-face et de l'attaquer lorsque mes buts à l'Occident seront atteints.

« Il serait naïf de s'imaginer que nous poursuivrons notre ascension jusqu'au bout, sur une route rectiligne. Nous changerons nos fronts selon nos besoins et non pas seulement les fronts militaires. Mais, pour le moment, restons-en à notre doctrine officielle et continuons à voir dans le bolchevisme notre ennemi mortel. Nous devons essayer de reprendre l'offensive au point précis où nos armées ont dû s'arrêter lors de la dernière guerre. L'objectif principal est toujours, comme par le passé, d'anéantir à tout jamais les masses menaçantes du panslavisme impérialiste. L'Allemagne ne peut s'étendre et grandir sous la pression de cette masse. N'oublions pas que la natalité des peuples slaves est supérieure à celle de tout le reste de l'Europe. Notre mission est d'empêcher que la steppe russe déborde sur l'Europe. Rien ne pourra éviter le combat décisif entre l'esprit allemand et l'esprit panslaviste, entre la race et la masse. Il y a là un abîme que nulle communauté d'intérêts ne saurait combler. Il faut que la hiérarchie des maîtres subjugue le pullulement des esclaves. Nous sommes le seul peuple capable de créer le grand espace continental, en imposant notre poigne et non pas en concluant des pactes avec Moscou. Cette partie suprême, nous la jouerons et la gagnerons. La victoire enfoncera devant nous la porte de l'hégémonie mondiale.

« Cela ne veut pas dire que je ne ferai pas un bout de chemin avec les Russes, si cela peut nous être utile : mais avec le dessein bien arrêté de revenir à notre but essentiel dès que je le pourrai. »



A Moscou, après la signature du pacte germano-russe, von Ribbentrop, ministre des Affaires Etrangères du Reich, serre la main de Staline. Il a réussi à écarter la Russie de la guerre qui va bientôt éclater en Europe. Il est content de lui. Déjà, en lui-même, il se dit : « Un jour nous attaquerons les Russes ».

LE DOUBLE ENJEU

DE LA CAMPAGNE GERMANO-RUSSE

I. - L'UKRAINE ET SON BLE...

UN VIEUX REVE PANGERMANISTE

L'un des mobiles essentiels de l'actuelle agression allemande contre la Russie est la mainmise sur l'Ukraine, grenier de l'Europe, dont les vastes richesses naturelles permettraient à Hitler de résoudre les difficultés économiques dans lesquelles son pays se débat et le mettraient relativement en mesure d'affronter une guerre longue.

En cherchant à s'emparer de l'Ukraine, Hitler ne se laisse pas, cependant, guider uniquement par des buts économiques. Il reprend à son compte un des plus vieux rêves du pangermanisme : mettre la main sur une partie du territoire russe, créer une Grande Ukraine indépendante en se servant des ambitions particularistes des Ukrainiens eux-mêmes. Dans ce domaine, d'ailleurs, l'histoire n'est qu'un recommencement et, dès le milieu du siècle dernier, Allemands et Autrichiens rêvaient, par un moyen ou par un autre, à séparer la Russie du Sud de la Russie du Nord. La preuve nous en est fournie par les « Réflexions et les réminiscences » du prince de Bismarck. Au temps de la guerre de Crimée, en 1854, une intrigue politique austro-prussienne très puissante, menée par le ministre de Prusse, Bethmann-Hollweg, le comte von der Goltz, le comte Furstenberg-Stammhein et le comte Albert Pourtalès, s'était formée dans le but de détacher l'Ukraine du reste de la Russie.

Pour justifier l'agression qu'ils ourdissaient, Autrichiens et Prussiens d'alors employaient des arguments qui ressemblent à s'y méprendre à ceux auxquels le nazisme a eu recours pour expliquer les nécessités vitales de la race allemande. Dans le programme anti-russe de 1854, il était déjà question de refouler la Russie loin des approches de la mer, loin de la Baltique et de la mer Noire. Ainsi bloquée, réduite à l'impuissance, elle serait devenue une colonie des puissances centrales. Le prince de Bismarck s'opposa péremptoirement à cette machination. Et il écrivit plus tard dans ses « Mémoires » ce passage qui revêt aujourd'hui une étonnante actualité : *« Avec ces utopies enfantines, certains politiciens jouèrent aux hommes d'Etat. Ils se figuraient qu'il leur serait possible de traiter une masse de 66 millions de Grands-Russes comme si elle avait été un corps mort. »*

Cela n'empêcha pas, cependant, après 1871, le maréchal von Moltke en personne de conseiller à son empereur une attaque immédiate contre la Russie. Il revint à la charge en 1881, après la mort du tsar Alexandre Ier.

Sous le règne de Guillaume II, l'effervescence des pangermanistes alla en s'accroissant. Dans leurs livres, parus entre 1890 et 1914, on trouve très fréquemment exprimée l'idée que l'Allemagne devrait viser à évincer la Russie de la mer Baltique et de la mer Noire. La Russie cesserait ainsi d'être une grande puissance. Toute l'Europe de l'Est, la Russie du Sud et l'Asie Mineure deviendraient des possessions de l'Allemagne, qui serait l'empire des empires.

A la fin de 1914, après la marche victorieuse des Russes en Galicie, l'Autriche, déjà harassée et inquiète, exigea de l'Allemagne que les buts de guerre des deux empires du centre fussent clairement précisés. Alors l'Allemagne s'engagea, non seulement à aider l'Autriche à expulser les Russes de Galicie, mais encore à ne déposer les armes avant que Kiev, la capitale de l'Ukraine, ne fût tombée entre les mains des Autrichiens. Les deux empires se confirmaient réciproquement leur intention de conquérir de grandes parties de la Russie. Et ils revenaient à cette idée, qui était comme le leitmotiv des ambitions teutoniques : les Russes devaient être refoulés loin des mers ; l'Autriche s'emparerait de l'Ukraine et de la Crimée; l'Allemagne mettrait la main sur les territoires du Nord jusqu'à Pétrograd.

L'UKRAINE AUTONOME

Au cours des hostilités, les Austro-Hongrois s'imposèrent des efforts opiniâtres pour propager dans la Russie du Sud l'idée particulariste ukrainienne. Ils espéraient, grâce à elle, affaiblir le pouvoir du tsar. Par millions, leurs émissaires distribuèrent dans le pays des proclamations enflammées. Le grand état-major allemand, en préparant ses plans d'invasion de la Russie, avait d'ailleurs compté sur la possibilité de provoquer un soulèvement en Ukraine. Dans cet ordre d'idées, le fameux colonel Nicolaï, chef des services d'espionnage allemands, s'était intéressé d'une façon particulière aux organisations autonomistes des terroristes ukrainiens. En 1914, après un accord avec Vienne, une « Union pour la libération de l'Ukraine » avait été formée, sous la direction d'un certain Skoropiss-Selthouhovsky, qui n'était autre qu'un agent de Nicolaï. Une légion ukrainienne fut organisée sous son commandement à Lvov, à l'époque même où Pilsudski fondait sa légion polonaise. Les prisonniers russes d'origine ukrainienne furent, pendant les premières années de la guerre, invités à s'y engager. Pour les besoins de la propagande, les prisonniers ukrainiens étaient, d'ailleurs, rassemblés dans des camps spéciaux où le régime était relativement doux et l'alimentation suffisante. Aussi, une division d'infanterie ukrainienne apparut-elle bientôt sur le front russe. Peu de temps après, une division de cavaliers fut également constituée.

En mars 1917, après la chute du gouvernement impérial russe, Kérensky fut obligé d'octroyer à la province ukrainienne russe, connue sous le nom de Petite Russie, une vaste autonomie régionale. Une foule d'agents allemands en profitèrent pour arriver à Kiev, cependant que, profitant du désordre général, les prisonniers autrichiens originaires de Galicie quittaient les camps de concentration russes pour venir s'enrôler dans la capitale ukrainienne. Parmi eux se trouvaient de nombreux officiers de l'état-major autrichien.

A l'instigation de l'état-major allemand, soucieux avant tout de désorganiser l'armée russe, les agents austro-allemands se trouvant en Ukraine proclamèrent la nécessité pour cette dernière d'avoir sa propre armée. Ils constituèrent également un parlement ukrainien sous le nom de Rada centrale de l'Ukraine qui proclama en juin 1917 l'autonomie de la Russie du Sud et, après le coup d'Etat bolchevik du 7 novembre, décida de fonder une république ukrainienne indépendante.

Les bolcheviks qui avaient remplacé Kérensky au gouvernement n'entendaient pas, cependant, se laisser faire. Ils envoyèrent leurs troupes contre l'armée ukrainienne commandée par l'ataman Petlioura. Celui-ci était assisté par le lieutenant-colonel Konovaletz qui, par la suite, allait être pendant vingt ans l'inspirateur et le chef de l'action séparatiste ukrainienne.

Petlioura résista pendant quelque temps à l'armée rouge. Bientôt, cependant, les troupes soviétiques, commandées par l'ancien colonel de la garde impériale Mouraviev, entraient victorieuses à Kiev. Durant l'année qui suivit, la capitale de l'Ukraine changea plus de quinze fois de mains. Elle fut assiégée et prise tantôt par les Ukrainiens, tantôt par les armées blanches, tantôt par les bolcheviks. Au moment où Petlioura était complètement battu, il fut sauvé par le traité de Brest-Litovsk.

APRES BREST-LITOVSK

A Brest-Litovsk, l'état-major allemand imposa à Lénine la reconnaissance de l'indépendance ukrainienne. Le chef du gouvernement ukrainien, le socialiste Goloubovich, dut naturellement payer fort cher l'aide de ses « bienfaiteurs ». L'Ukraine dut livrer à l'Allemagne un million de tonnes de blé, plusieurs centaines de milliers de têtes de bétail, une quantité énorme de graisses, de minerais de fer et de charbon. En contre-partie, l'Ukraine était invitée à importer des canifs, de la mercerie, des lampes électriques de poche, des miroirs et des rasoirs mécaniques. Pour assurer l'exécution de la convention, les Allemands occupèrent tout le territoire, de Kiev à la mer Noire et à Rostov.

L'ambassadeur allemand von Mumm vint s'installer en maître à Kiev avec le maréchal Eichgorn, commandant en chef des troupes d'occupation. Comme le gouvernement ukrainien était, au goût des Allemands, animé d'un esprit trop indépendant, le maréchal Eichgorn fit, un jour, cerner par ses hommes la Diète ukrainienne, arrêta les membres du gouvernement et proclama ataman de l'Ukraine un ancien aide de camp du tsar, le général russe Skoropadsky, qui vit aujourd'hui encore à Berlin.

Ce coup de force fut le signal d'un soulèvement général contre les troupes d'occupation. Les Ukrainiens russes entraînèrent même dans leurs mouvements les Galiciens. Ils luttèrent comme jadis leurs ancêtres cosaques, abandonnant leurs villages, attaquant les convois, anéantissant les détachements isolés et se réfugiant, leurs coups faits, dans les forêts et les steppes. A Kiev, en pleine rue, le maréchal Eichgorn fut assassiné. Les troupes allemandes et autrichiennes, dont les effectifs dépassaient 500.000 hommes, se révélèrent incapables de réprimer la révolte et celle-ci se prolongea jusqu'à la capitulation allemande à l'ouest, en novembre 1918.

Après le départ des Allemands, la lutte recommença entre le chef des Ukrainiens, le général Petlioura, les Russes blancs du général Denikine et les armées soviétiques. Les communistes finirent par l'emporter et l'Ukraine devint l'une des républiques de l'U.R.S.S. Les traités de Versailles, de Trianon et de Saint-Germain consacrèrent finalement le partage de l'Ukraine en attribuant la Bukovine à la Roumanie, la Galicie orientale à la Pologne et l'Ukraine subcarpathique à la Tchécoslovaquie. De part ce partage, 7 millions d'Ukrainiens se trouvaient en territoire polonais, 28 millions en U.R.S.S. et 600.000 en territoire tchèque.

Ce nouveau partage ne fut, pas plus que les précédents, accepté par une poignée de fanatiques qui, hantés par l'idée de la Grande Ukraine, créèrent aussitôt le mouvement séparatiste. Traqué en Ukraine soviétique, ce mouvement eut la possibilité de se développer plus amplement en Pologne où se trouvaient, d'ailleurs, de nombreux partisans d'une fédération polono-ukrainienne. Bientôt, d'ailleurs, tous les séparatistes ukrainiens devaient se grouper en une organisation unique, créée par le colonel autrichien Konovaletz sous le nom de O.U.N.

Le but de l'O.U.N. est la création de la Grande Ukraine indépendante, la « Soborna Ukraina » s'étendant des Carpathes à la mer Caspienne. Ce rêve, les dirigeants de l'O.U.N. croient pouvoir le réaliser, d'une part, par le



LE GRENIER DE L'EUROPE

Territoire de 773.400 kilomètres carrés, l'Ukraine soviétique, où vivent plus de 35 millions d'habitants, produit annuellement 81 millions de tonnes de charbon, 21 millions de tonnes de fer, 23 millions de tonnes de pétrole, 442.000 tonnes de manganèse, 40.000 tonnes d'aluminium, 5.000 tonnes de zinc, 106 millions de quintaux de blé, 69 millions de quintaux de seigle, 57 millions de quintaux d'orge, 33 millions de quintaux d'avoine, 11 millions de quintaux de millet, 4 millions et demi de maïs et 18 millions de quintaux de betteraves à sucre. La production en pétrole de l'Ukraine représente le 40 pour cent de celle de l'ensemble de la Russie, la production en charbon le 70 pour cent, la production en fer, en fonte et en sucre, le 71 pour cent, la production en manganèse, le 75 pour cent, la production en soufre, le 50 pour cent, la production en acier, le 64 pour cent, la production en ciment, le 45 pour cent, la production en viande, le 28 pour cent et, enfin, la production en graisses végétales, le 33 pour cent.



L'Ukraine soviétique. Elle s'étend sur 773.400 kilomètres carrés et a une population de plus de 35 millions d'habitants. Sa capitale est Kiev, dont la population s'élève à 700.000 âmes.

terrorisme, d'autre part, en constituant « l'armée de la libération ». L'organisation dispose de nombreuses sections de tueurs assermentés qui n'attendent qu'un geste de leur chef pour, au sacrifice de leur vie, exécuter les missions les plus périlleuses. Quant à « l'armée de la libération », elle ne se recrute pas seulement en Europe. Parmi les émigrés ukrainiens au Canada, aux Etats-Unis et en Amérique du Sud, l'O.U.N. a créé de véritables associations paramilitaires, groupant des dizaines de milliers de membres. Au Canada, plusieurs écoles d'officiers ont été également fondées, sous la direction du colonel Moray de Morland, dont les ancêtres français avaient émigré au XVIIIe siècle avec le prince de Condé et s'étaient fixés à Kovel.

PATRONAGE ALLEMAND

L'Allemagne n'a pas tardé à se rendre compte de tout le parti qu'elle pourrait tirer d'une telle organisation en ce qui concerne la réalisation de ses visées sur l'Ukraine. Dès 1936, par le moyen du colonel Nicolaï, elle se rapproche des dirigeants de l'O.U.N. Au mois d'avril 1938, des agents japonais entrent en contact avec Konovaletz, qui sera tué un mois plus tard par une bombe à Rotterdam. Son successeur, André Melnik, également ancien officier de l'armée autrichienne, prépare en accord avec des agents allemands la révolte générale qui doit éclater en Ukraine en juillet 1938. Des ordres sont envoyés aux organisations séparatistes se trouvant en territoire soviétique. Mais le courrier qui les transporte tombe aux mains de la Guépéou, de sorte que le mouvement escompté n'a pas lieu.

A quelque temps de là, Hitler va procéder à une nouvelle tentative de concrétiser les aspirations des séparatistes ukrainiens. Après l'arbitrage italo-allemand de Vienne, il crée la République autonome de l'Ukraine subcarpathique qui constitue à ses yeux le noyau du futur Etat et dont la capitale, Hust, est avec ses 12.000 habitants la plus petite du monde. Les Melnik et les Skoropadsky exultent. Ils voient déjà l'Etat-échantillon s'étendre à perte de vue et grouper dans ses frontières, sous la bannière bleue et jaune, les villes, sacrées pour tout Ukrainien, de Kiev, de Karkov, de Lvov et de Tchernoutzi. Sur les murs de Hust, des affiches de propagande annoncent la résurrection de l'Ukraine.

Cette joie est, malheureusement, de courte durée. Pour des raisons d'opportunisme vis-à-vis de la Russie, Hitler abandonne la République qu'il a créée et qu'il incorpore à la Hongrie. Il ne renonce cependant pas à ses projets. Il attend le moment propice. Il attend également que les événements lui disent s'il lui faudra réaliser ses visées par les armes ou s'il lui suffira de laisser les nationalistes ukrainiens agir.

Juin 1941. Hitler juge le moment venu, et cela d'autant plus qu'une mainmise sur une partie de la Russie lui serait d'un grand secours économique.

Réussira-t-il ? Echouera-t-il ? Nous ne tarderons certainement pas à être fixés sur ce point. Quoi qu'il en soit, et même si Hitler parvient à s'emparer des territoires qu'il convoite, cela ne voudra pas dire qu'il aura réalisé le rêve pangermaniste d'une Grande Ukraine autonome soumise à l'influence de Berlin. Car l'histoire se répétant, il n'y a pas de raisons pour qu'elle ne se répète pas jusqu'au bout et que les troupes nazies, une fois installées dans leur conquête, n'y connaissent pas les mêmes avatars que l'armée du maréchal Eichgorn, il y a vingt-trois ans.

MARCEL PERRIER

II. - LE CAUCASE ET SON PETROLE...

L'U.R.S.S. PRODUIT 28 MILLIONS DE TONNES DE PETROLE PAR AN

Au commencement du dix-neuvième siècle, le tsar Alexandre Ier promulgua le décret instituant le monopole de l'Etat pour l'exploitation des sources minérales de la péninsule Aphchéron. Mais la loi resta lettre morte, car ni l'Etat russe ni aucune personne privée n'entreprit à cette époque de prospections. On ne se doutait pas alors quel trésor cache cette terre aride de Bakou.

PREMIER PUITS A BAKOU

En 1872 cependant, il y a un changement radical. Le premier puits pétrolier est installé à Bakou. L'intérêt pour le liquide noir augmente, les propriétaires des terrains au Caucase découvrent qu'ils possèdent des richesses inespérées. La même année voit l'abolition du monopole de l'Etat : l'initiative privée commence à jouer le rôle de premier rang. Le Caucase devient le rendez-vous des aventuriers russes et étrangers. De grands capitaux s'intéressent à cette terre oubliée, les magnats pétroliers des autres parties du monde tendent leurs mains rapaces vers les montagnes caucasiennes.

LE ROLE DE NOBEL

C'est à cette époque — vers 1880 — que vient en Russie Emmanuel Nobel, frère du célèbre inventeur de la dynamite. Il s'intéresse au pétrole et acquiert des champs à Bakou. Ingénieur de talent, il conçoit un large plan de perfectionnements techniques qu'il met en vigueur par un travail inlassable et une volonté tenace. Il prépare, se basant sur l'expérience de l'Américain van Syckle, un vaste système de conduites, connu après sous le nom de pipe-line.

Son fils Ludwig Nobel construit en 1887 dans les docks de Goteborg le premier bateau-citerne du monde, destiné à faire le service en mer Caspienne. Ce bateau est transporté à Bakou par la voie terrestre, vu l'impossibilité de le faire naviguer par la Volga et par les canaux russes.

Trente ans après l'installation du premier puits — en 1901 — Bakou produit déjà 10 millions de tonnes de pétrole par an, ce qui fait 51 % de la production mondiale, donnant ainsi à la Russie la première place parmi tous les producteurs.

Les troubles qui ont lieu en Russie en 1905 arrêtent les progrès de la production pétrolière. La Russie descend au troisième rang.

1914-1917

Au seuil de la guerre de 1914, les champs pétrolifères du Caucase sont entre les mains de quatre compagnies étrangères : Standard Oil, Royal Dutch, Frères Nobel, Rothschild, et de quelques propriétaires russes.

La révolution de 1917 détruit l'édifice de production et de distribution si soigneusement érigé par l'initiative privée. Les propriétaires privés, saisis de terreur devant la menace bolchevique, s'enfuient. La production s'arrête complètement.

C'est alors qu'apparaît sur la scène le « Napoléon du pétrole », Sir Harry Deterding. Sa Royal Dutch n'avait avant la guerre qu'une partie relativement petite des champs pétrolifères caucasiens. Deterding est résolu de profiter des troubles et d'acquérir tous les champs du Caucase. Ainsi il achète par l'intermédiaire du fameux Arménien Gulbenkian les champs des Rothschild. Les sociétés anglaises « Schibaeff C° » et « Baku Russian C° » lui vendent aussi leurs actions dépréciées. Les grands propriétaires russes, réfugiés à Paris, sont heureux de se débarrasser des titres de leurs propriétés qu'ils considèrent comme finalement perdues. Ainsi Deterding devient propriétaire de la région de Maïkop, la plus riche au monde, qu'il acquiert des frères Azatourooff.



Le Caucase, qui est le pays du pétrole, est également celui des montagnes inaccessibles. Cette photographie donne une idée des obstacles que les hauteurs du Caucase pourraient opposer à des troupes d'invasion. Dans la vallée du Doumala Sou, on reconnaît au fond le Breithorn d'Ullu Auz, haut de 4.246 mètres. A l'arrière-plan, le Tioutioum Bash, de 4.551 mètres.

DETERDING LUTTE...

Au total, Deterding engage plus de 115 millions de roubles et crée la Société Anglo-Caucasian Oil. Contrairement aux anciens propriétaires russes, il ne perd ni la foi ni le courage pour combattre, afin de prendre possession des puits caucasiens réquisitionnés par le gouvernement des Soviets. En 1917, une expédition militaire anglaise débarque à Bakou. Le Caucase voit la naissance des nouvelles républiques « blanches », anti-bolcheviques : Géorgie, Arménie, Azerbaïdjan. Deterding est en état de guerre avec la nouvelle Russie.

Cependant ni les armées privées recrutées par Deterding, ni les interventions officielles n'aident à rien. La Russie soviétique remporte une victoire au Caucase et s'y établit solidement.

...ROCKEFELLER AUSSI

Mais les Russes ne sont pas assez préparés pour exploiter et distribuer le pétrole. Ils ont recours à l'aide des Américains. Ainsi commence l'époque de la collaboration étroite avec la Standard Oil de Rockefeller. Les Américains ont une mémoire plus souple que Deterding et ils sont prêts à oublier l'expropriation des champs de la Standard Oil par les Soviets, pourvu que ceux-ci leur donnent le droit de distribution. Le gouvernement russe est d'accord pour que les travaux techniques soient confiés aux Américains, mais quant à la distribution il ne songe pas opportun de se lier uniquement avec la Standard. Car, entre temps, Deterding, qui, au fond, malgré sa haine des Soviets, est un grand réaliste, fait également des offres de distribuer le pétrole « volé ». Ainsi reprend la lutte traditionnelle entre Deterding et Rockefeller, lutte dont les Russes savent bien tirer profit.

En même temps les techniciens américains déploient leurs efforts pour moderniser la production soviétique. Un accord est conclu entre le commissaire du peuple Soulimoff et Booth, directeur du chemin de fer nord-américain, pour l'électrification du réseau ferroviaire du Caucase. Les Américains construisent la plus moderne ligne ferroviaire électrifiée entre Grozny et la frontière turque. Ils érigent 200 immenses réservoirs dans le port de Bakou. Ils installent un réseau de pipe-lines et construisent des nouveaux derricks. Ils perfectionnent le service anti-incendiaire.

1927 — POINT TOURNANT

L'année 1927 est une année dramatique pour le pétrole russe. Deterding, las de la concurrence américaine dans la vente du pétrole russe, procède à une sorte de « lock-out » : il suspend tous les services de distribution. Les Soviets sont en face d'une catastrophe, d'autant plus grande que le pétrole est le produit principal qui leur apporte des devises étrangères. L'agriculture russe, qui est basée sur les machines importées grâce à l'argent provenant des exportations pétrolières, est menacée. Le spectre de la famine apparaît de nouveau devant le peuple russe.

Cependant, l'arrivée inattendue sur la scène de l'Américain Sinclair qui offre aux Soviets d'organiser en un temps record un système de distribution, éloigne la catastrophe. Deterding revient et continue de distribuer le trésor de la Russie. Ni son amour passionné pour Lydia Pavlovna, fille du général tsariste, devenue sa femme, ni sa haine du régime bolcheviste, ni sa rancune pour l'expropriation ne l'empêchent de vendre le pétrole soviétique.

Mais l'année 1927 a donné une bonne leçon aux dirigeants soviétiques. Elle a démontré la fragilité du système qui donne aux étrangers la distribution de la plus importante matière première de l'U.R.S.S. Aussi le gouvernement russe déploie les efforts pour devenir lui-même distributeur. Les représentations commerciales de l'U.R.S.S. à l'étranger reçoivent de nouvelles instructions, et le gouvernement soviétique nomme des attachés ou conseillers chargés des missions « pétrolières ».

SITUATION ACTUELLE

La Russie occupe actuellement la deuxième place dans la production mondiale du pétrole.

PRODUCTION MONDIALE DU PETROLE

PAYS	Millions de tonnes
Etats-Unis	173
U.R.S.S.	28
Venezuela	27,7
Iran	10,4
Indes néerlandaises	7,3
Roumanie	7,1
Mexique	6,9
Irak	4,3
Galicie polonaise	0,5
Allemagne	0,5
PRODUCTION MONDIALE	280

Les ressources pétrolières de la Russie pourront être exploitées encore durant 150 ans, si la production actuelle est maintenue. Cela donne à la Russie une supériorité dans ce domaine par rapport à tout autre pays.

En 1939, la Russie possédait environ 3.400 kilomètres de conduites pour le pétrole. Il y a trois pipe-lines principales : la pipe-line transcaucasienne, reliant Bakou par Tiflis avec Batoum, la pipe-line Bakou-Grozny-Rostov et la pipe-line Guriev-Orsk.

Un important réseau de 13 grandes raffineries s'étend depuis le Caucase jusqu'à la région de Moscou, en particulier dans les villes suivantes : Gorki, Ufa, Orsk, Krsnovodsk, Saratov, Voronesh, Tachkend, Samarand, Batoum, Bakou, Maïkop, Stalingrad.

La petit ville de Bakou, dont les feux éternels inquiétaient les anciens prêtres persans, est devenue un centre industriel de 450.000 habitants, et la ville de Tiflis, patrie de Staline — capitale de la région la plus convoitée du monde.

Le Caucase constitue depuis longtemps l'objet des rêves allemands. Durant la dernière guerre, les armées du Kaiser ont poussé jusqu'à Rostov, parcourant ainsi la moitié du chemin qui sépare le Caucase de la Roumanie.

Dans ses mémoires de guerre, Ludendorff écrivait que seul le pétrole du Caucase peut sauver les Allemands, car ni le pétrole roumain, ni le pétrole de la Galicie orientale ne suffisent pour leur permettre de gagner la guerre.

L'état-major général allemand a toujours considéré ces paroles comme testament auquel il fallait se conformer. Cela nous explique la nécessité impérieuse qui a poussé l'Allemagne vers le gigantesque conflit actuel.

GEORGE LARREN

LE SEIGNEUR DU KREMLIN

Staline est incontestablement l'homme du jour. Mais s'il existe d'innombrables documents pour satisfaire notre curiosité à son égard, ils sont, il va de soi, loin d'être concordants... Pour permettre aux lecteurs d'« Images » de se faire une idée par eux-mêmes du maître tout-puissant de la Russie soviétique, nous avons, après de nombreuses éliminations, choisi quatre sources : une biographie de Léon Trotsky, qui fut longtemps son compagnon de lutte avant de devenir son ennemi acharné ; une étude d'Emil Ludwig, qui s'est fait une spécialité de scruter de près les grands hommes d'Etat, et les articles de deux journalistes de réputation universelle : Miss Dorothy Thompson et Mrs Rosita Forbes.

Nous n'avons nullement cherché à voiler les différences d'opinions qui se manifestent dans ces divers témoignages. On verra d'ailleurs qu'ils s'appuient les uns les autres sur ce qui en somme constitue l'essentiel de l'homme.

vu par

● LÉON TROTSKY ● EMIL LUDWIG
● ROSITA FORBES ● DOROTHY THOMPSON

« Un tacticien... pas un stratège »

LÉON TROTSKY

On ne saurait décrire un homme sans évoquer son passé. En cette matière, nous recourrons à Léon Trotsky qui parle en connaissance de cause et qui, en ce qui concerne la jeunesse de notre héros, fait preuve, comme on le verra, d'un effort pour oublier son antipathie et se montrer impartial.

« Joseph ou Soso Dzhugashvili, quatrième enfant du cordonnier Vissarion Dzhugashvili, est né dans la petite ville de Gori, près de Tiflis, le 21 décembre 1879. Sa mère qui avait alors vingt ans travaillait à faire du pain, à laver le linge et à coudre des habits pour ses voisins plus à l'aise. Son père, un homme de nature sauvage et intempérante, dépensait la plus grande partie de ses modestes revenus à boire.

« Un des camarades d'école de Joseph raconte comment Vissarion, par la façon brutale dont il traitait sa femme et les raclées cruelles qu'il donnait à son fils, chassa du cœur de Soso l'amour de Dieu et des humains et lui fit haïr son propre père ! S'il accepta plus tard le programme qui incluait l'égalité des droits de la femme, Staline est toujours resté dans ses relations personnelles le fils de son père, regardant la femme comme un être inférieur, prédestiné à remplir de nécessaires mais inférieures fonctions. »

Alors que son père voulait faire de Soso un cordonnier, sa mère, plus ambitieuse, voulut en faire un prêtre. C'est ainsi qu'il fréquenta une école ecclésiastique où il fut abreuvé d'humiliations par ses camarades, tous fils de familles plus fortunées. C'est là aussi que l'enfant géorgien apprit les premiers rudiments du russe qui resta à jamais pour lui une langue apprise sous les coups du maître et par conséquent étrangère.

« Ce candidat à la prêtrise mit au rancart la religion alors qu'il était encore à l'école. « Tu sais, ils nous trompent, dit-il un jour à l'un de ses camarades. Dieu en réalité n'existe pas... » L'athéisme était dans l'air, mais cette phrase : « Ils nous trompent » porte déjà la marque du futur Staline », dit Trotsky.

Il fut ensuite placé dans un séminaire où il fut encore plus malheureux. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il y devint conspirateur, à la mode géorgienne, qui était romantique. Il prit alors le pseudonyme révolutionnaire de Koba.

Au séminaire supérieur, son manque d'argent le rendit très malheureux. Mais déjà, d'après ses camarades, « il savait jouer de la faiblesse d'adversaires et les faire se heurter l'un à l'autre ». En juillet 1899, il quitta le séminaire plus ou moins de force. Il se considérait alors comme un révolutionnaire et un marxiste.

Nous ne le suivrons point dans sa carrière de révolutionnaire provincial. Elle fut en quelque sorte normale et Trotsky lui-même remarque que les accusations portées contre lui de double jeu, de calomnie, de dénonciations à la police sont pour la plupart indiscutablement fausses.

En 1912, après avoir prouvé sa fidélité au parti pendant sept ans comme terroriste militant, il entre dans l'arène nationale grâce à Lénine qui l'avait remarqué et qui décide le Comité Central à l'élire comme membre adhérent. C'est à ce moment qu'il adopte le pseudonyme de Staline, c'est-à-dire *d'acier*.

Passons aussi sur son exil en Sibérie qui fut très dur et sur son activité pendant les mois de la Révolution dont il est difficile de se faire une idée.

Staline se rapproche de Lénine et devient peu à peu son homme de confiance. Mais au Kremlin, il occupe un très modeste appartement. En 1903, à 24 ans, il épouse une simple jeune Géorgienne et le mariage fut heureux. Elle mourut en 1907 de tuberculose, lui laissant un fils, Jasha, qui vit actuellement loin de son père, avec qui il n'est pas en bons termes.

Notons que, depuis son enfance, Staline a le goût de la musique. Faute d'instruction, il se contente d'un pianola. Il passe souvent ses heures de détente au son des mélodies d'*Aïda*.

A quarante-deux ans, il se remarie avec une jeune fille de dix-sept ans, réservée et très attrayante qui avait travaillé comme secrétaire de Lénine. Elle mourut le 9 novembre 1933 de façon inattendue.

Terminons-en avec Trotsky par ce jugement où il résume sa pensée sur Staline :

« Sa force réside en ce qu'il exprime l'instinct de conservation de la caste dominante plus fermement, plus décidément et plus impitoyablement que personne d'autre. Mais c'est aussi sa faiblesse. Il voit clairement à une courte distance, mais il est aveugle sur le plan de l'histoire. Rusé tacticien, ce n'est pas un stratège. »

N'oublions pas, quand nous le comparerons avec d'autres, que cette appréciation est celle d'un adversaire politique, c'est-à-dire ce qu'il y a peut-être de moins bienveillant au monde.

« Un homme très solitaire »

EMIL LUDWIG

Voici maintenant les impressions d'Emil Ludwig, illustre biographe de Napoléon et de Bismarck.

« Je n'ai pas été à même de reconnaître le noble brigand, comme l'appellent souvent les indigènes du Caucase, ni le mystérieux Géorgien qui imite son prédécesseur le tsar Ivan le Terrible (qui, soit dit en passant, consacrait la plus grande part de son énergie à soulager les pauvres et les malades de son royaume). Je n'ai trouvé qu'un homme très solitaire, qui n'est tenté ni par l'or, ni par le plaisir, ni par la gloire et qui n'est même pas flatté par le pouvoir, quoique, probablement, il soit heureux d'être victorieux de ses ennemis. A côté de son énergie, qui est après tout la caractéristique de base de tout constructeur, j'ai vu deux choses qui déterminent le caractère de Staline : la patience et la méfiance, toutes les deux caractéristiques des gens lents.

« Car tout en cet homme est lourd : sa démarche, son regard, sa volonté. Il lui manque cette intime gaîté de l'âme qui rend les gens patients, comme le Russe typique. En lui, la patience se nourrit de méfiance et vice versa. Et il rend ces deux qualités productives vu qu'il peut attendre sans illusion, et de par sa longue attente est forcé de perdre tout vestige d'illusion qu'il aurait pu avoir. Si ma perception est juste, Staline est bon de sa nature mais inflexible. Il n'est pas sans fantaisie, mais il se refuse ce luxe, il est sensible et mélancolique de nature, froid et déterminé par vocation.

« Pendant trente-cinq ans, il n'a eu dans l'esprit qu'une seule pensée à laquelle il a sacrifié jeunesse, sécurité, santé, tous les dons de la vie non afin de gouverner, mais afin qu'il y ait un gouvernement répondant à sa propre conception. « Le problème de ma vie, m'a-t-il dit, c'est l'amélioration de la classe ouvrière, non le renforcement d'un Etat national, mais d'un Etat socialiste... Si chacun de mes pas ne conduisait pas au renforcement de cet Etat, je devrais considérer ma vie dépourvue de sens. »

Des réponses faites par Staline au cours d'une interview qui se prolongea deux heures, détachons ce passage qui nous semble le mieux jeter quelques lueurs sur le problème que représente cet homme aux yeux des Occidentaux.

Ludwig lui dit :

— Cette politique de cruauté, cependant, semble avoir soulevé une crainte très généralisée. J'ai l'impression que, dans ce pays, tout le monde a peur, et que votre grande expérience ne peut réussir que parmi ces gens patients qui ont été entraînés à l'obéissance.

Et Staline de répondre :

— Vous avez tort, mais votre erreur est répandue. Pensez-vous qu'il soit possible de rester au pouvoir quatorze ans par de simples moyens d'intimidation ? Impossible ! Les tsars savaient au mieux comment intimider le peuple. Et qu'en est-il résulté ? Rien.

— Mon Dieu, au moins trois cents ans de pouvoir pour les Romanoff !

— Mais dérangés par combien de soulèvements ? La crainte est, en premier lieu, une question de technique gouvernementale. Vous pouvez provoquer la crainte pour un an ou deux tout au plus... Secundo, les paysans et les ouvriers de l'Union Soviétique ne sont pas à beaucoup près si timides et si patients que vous le croyez.

« L'Europe imagine que notre peuple est timide et paresseux... c'est une conception démodée. On le pense parce que les aristocrates avaient l'habitude d'aller à Paris dépenser leur argent et ne rien faire. C'est ainsi qu'est née l'idée de la prétendue paresse russe. On croit que ces paysans s'effrayaient facilement et obéissaient de même. Une erreur et une triple erreur en ce qui regarde les ouvriers. Les ouvriers ne supporteraient plus jamais le pouvoir d'un seul homme. Les hommes de la plus grande réputation sont perdus dès qu'ils abandonnent le contact avec les masses... »

Maintenant la conversation va rouler sur l'Allemagne. Il vaut la peine de reproduire le dialogue.

C'est Staline qui entame lui-même le sujet :

SIR STAFFORD CRIPPS, l'aristocrate révolutionnaire



Quand M. Churchill, alors nouveau président du Conseil, annonça à la Chambre des Communes en mai 1940 la nomination de Sir Stafford Cripps comme ambassadeur de Sa Majesté Britannique auprès du Kremlin, cette déclaration fut accueillie par les applaudissements frénétiques de toute l'assemblée. Les honorables membres de la Chambre avaient immédiatement saisi le côté paradoxal de la situation. En effet, Winston Churchill était le chef du parti conservateur tandis que Sir Stafford Cripps appartenait à l'extrême gauche du parti travailliste. Mais le chef du gouvernement avait sacrifié les traditions en rigueur au Foreign Office ainsi que ses convictions politiques personnelles à l'intérêt supérieur du pays. Plusieurs diplomates anglais des plus compétents avaient déjà été désignés à ce poste important. Mais leur candidature avait été accueillie avec froideur par le ministère des Affaires Etrangères russe. Quand le nom de Sir Stafford Cripps fut proposé, il fut accepté sur-le-champ.

C'est que Sir Stafford Cripps a toujours été ce qu'on a coutume d'appeler « un révolutionnaire ». Son père, lord Parmoor, avait voulu faire de son fils un conservateur comme lui, mais le jeune Stafford ne tarda pas à se révolter contre cette aristocratie à laquelle il appartenait. A l'âge de 14 ans, il fomenta une grève à Parmoor, dans la propriété de son père, et se rendit chez ce dernier à la tête d'une délégation de jardiniers pour réclamer au nom de ceux-ci une augmentation de salaires !

Quand il eut terminé ses études secondaires, ce fils d'un pair d'Angleterre jura de consacrer sa vie aux classes laborieuses. Il fit des études de droit et devint bientôt, grâce à son éloquence naturelle et à la passion avec laquelle il défendait les causes qu'il croyait justes, un des maîtres du barreau anglais.

Mais ses dons oratoires ne furent vraiment connus à toute la nation qu'après son élection à la Chambre des Communes comme député de Bristol en 1931. En quelques mois, il avait déjà prononcé des centaines de discours et même les membres du parti conservateur admirent que la Chambre des Communes n'avait pas vu un orateur de cette envergure depuis des années.

A la Chambre des Communes, Sir Stafford Cripps siège à l'aile gauche du parti travailliste. Pourtant, c'est sur lui que s'arrêta en définitive le choix du gouvernement britannique pour le représenter à Moscou à un moment où les relations anglo-russes étaient fort tendues. Le nouvel ambassadeur mit en œuvre toutes les ressources de son habileté et de son éloquence pour convaincre les hommes politiques de Moscou de la nécessité d'un resserrement des liens entre les deux pays. La mission de Sir Stafford réussit à merveille et M. Eden l'a proclamé publiquement dans son dernier discours.

— Mais si nous éprouvons de l'amitié pour une nation ou pour la majorité d'une nation, c'est bien pour les Allemands.

— Et pourquoi les Allemands ?

— C'est un fait.

Le ton sur lequel Staline a dit ces quatre mots semble calculé pour éviter de plus amples questions. Pourtant il y a tant de choses derrière l'expression de sa sympathie que je ne renonce pas (c'est Ludwig qui écrit) et je dis simplement sans mentionner le mot *révolution mondiale* :

— Je pense que vous vous illusionnez quant à vos espoirs sur l'Allemagne. Les Allemands aiment l'ordre plus que la liberté. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas de révolutions, du moins de révolutions qui réussissent. »

Et Staline de répondre :

— En ce qui touche le passé, vous avez raison. Alors que je vivais à Berlin en 1907, nous nous moquions de l'obéissance de nos amis allemands. Ils nous racontèrent qu'une fois, les leaders du parti avaient annoncé une manifestation à laquelle les camarades des différentes parties de Berlin devaient venir à une heure fixée. Deux cents environ étaient venus de l'un des faubourgs. Quand il atteignirent l'endroit où les billets devaient être remis, le conducteur n'était pas là et ils attendirent. « Passez, dirent les Russes, vous avez votre billet. » Mais ils attendirent.

Et il donne encore un autre exemple de la docilité allemande :

« Pendant que je vivais entre Dresde et Chemnitz de 1905 à 1907, la loi y était respectée comme le gel, le tonnerre ou toute autre force irréductible. A Vienne, en 1912, je lisais avec mes amis russes dans tous les coins possibles du parc de Schœnbrunn le mot *Verboten*. Mais nous n'étions pas accoutumés à ces choses, et nous avons dû payer une amende d'une couronne pièce au moins vingt fois pour le plaisir de violer la loi. Nos amis allemands se moquaient de nous parce que cela nous amusait. Ainsi en était-il alors.

« Mais aujourd'hui ? Où est le sens allemand de l'ordre aujourd'hui ? Où est le respect de la loi ? Les nationaux-socialistes violent la loi là où il y en a une à violer. Partout on tire des coups de fusil et on se bat. Aujourd'hui les ouvriers vont déterrer les pommes de terre d'autrui. Tout a changé. »

Et il conclut, une fois la réponse fournie :

« C'est donc plus de 7.500.000 morts pour rien. Alors vous devez reconnaître que nos pertes sont petites, puisque votre guerre se termina en chaos tandis que nous sommes engagés dans une œuvre qui profitera à l'humanité tout entière. »

Notons enfin ce passage qui prend aujourd'hui une brûlante actualité :

« Staline ne s'échauffa jusqu'à devenir éloquent qu'à la pensée d'une invasion : « Je vous dis que la simple menace signifierait l'union. Tout homme, toute femme et tout enfant, même les ignorants et les arriérés que vous avez vus dans les églises se précipiteraient dans les tranchées... et cette fois ils seraient armés. »



«Le continuateur de Lénine»

ROSITA FORBES

Mrs Rosita Forbes qui fréquenta cependant Staline *at home* grâce à l'amitié qu'elle noua avec sa femme ne le vit sourire qu'une fois. L'opinion suivante prouvera que, sur les détails, les avis changent... Et puisque nous allons le voir aussi comparé à deux dictateurs, il est piquant de constater que, dès la première entrevue accordée à Mrs Forbes, Staline lui déclara, dès qu'elle eut prononcé ce mot, qu'il n'était pas et qu'il ne pourrait jamais être un dictateur.

« Après avoir, écrit-elle, souligné que sa position pouvait se comparer à celle d'un président du Conseil, il ajouta : « Je continue seulement l'œuvre de Lénine. Il ne nous faut ni pause, ni hésitation, simplement de la patience. »

Chaque fois que son interlocutrice lui parlait de la Russie, il la reprenait en disant qu'il travaillait pour le peuple et non pour la Russie.

Quand elle osa lui parler de la persécution des *Kulaks* (les communautés paysannes) à laquelle elle avait assisté sur la frontière perso-arménienne et des millions qui avaient succombé pendant l'*offensive du coton* en Asie Centrale où l'on ordonna à d'ignorants paysans de faire pousser une plante destinée à l'exportation au lieu des plantes dont ils se nourrissaient, il lui répliqua en demandant combien il y avait eu de morts dans la première grande guerre.

«Le plus réussi des dictateurs»

DOROTHY THOMPSON

Ici, nous voici réduits à un témoignage de seconde main. Très honnêtement, Miss Dorothy Thompson nous avoue qu'elle, qui a connu de près Roosevelt, Churchill et Hitler, n'a jamais approché Staline, mais un diplomate de ses amis qui a été en rapports avec lui en fait un portrait saisissant :

« C'est l'homme le plus complet des trois dictateurs. Il est le seul des trois capable de rire. Dans de nombreuses conférences avec Hitler et Mussolini, je n'ai jamais vu passer plus que l'ombre d'un sourire sarcastique sur leurs lèvres. Mais Staline peut rire d'un bon rire plein qui lui secoue le ventre.

« Staline est le plus vieux des trois — je ne parle pas des années. Il est, certes, le plus âgé, mais c'est aussi le plus robuste et celui en meilleure santé. Je veux dire que c'est le plus vieux au point de vue de la race. Il provient de l'une des plus vieilles races, l'asiatique...

« Staline est un homme. Vous sentez que rien d'humain ne lui est inconnu. Il n'est pas cruel. Cette interprétation de son caractère est une interprétation occidentale. Il est *neutre* — de la façon dont les Asiatiques sont *neutres* — en ce qui concerne la souffrance ou la douleur... Les Asiatiques n'attachent pas à la vie humaine le même prix que nous. Staline est indifférent, non pas cruel.

« Il ne se croit ni un héros, ni un dieu, ni un messie. Il rit de la façon dont on expose son portrait et hausse les épaules devant le culte du héros qui continue. « Les gens aiment ça, dit-il, particulièrement en Russie. »

« Il est extrêmement intelligent, à l'ancienne mode. Il est prudent. Il sait qu'il ne peut pas se permettre d'attendre. Il est d'abord réaliste plutôt qu'idéaliste.

« C'est le plus réussi de tous les dictateurs, car il ajoute à l'intuition, à un sens presque animal de flairer les choses une intelligence extrêmement logique. Il ne base pas toute sa politique sur l'un ou l'autre. Ce n'est pas un somnambule, comme Hitler se décrit lui-même. Il ne compte pas non plus, comme Mussolini, sur la soigneuse appréciation des facteurs. Il pense et il se fie aussi à son étoile.

« Staline est le plus normal des trois. Mais il n'est pas normal selon les données occidentales. C'est un homme normal de l'Asie Centrale. Les Occidentaux ne le comprennent pas. En tant qu'homme parmi les hommes, il est le plus sympathique des dictateurs. Il est le seul des trois qui m'ait donné l'impression de posséder une authentique sagesse. »

Puisse ce disert ami de Miss Dorothy Thompson être dans le vrai !

IVAN MAISKY, l'ambassadeur anglophile

En novembre 1912, un homme à l'aspect misérable débarquait à Folkestone et se rendait au Bureau de l'émigration. Il tendit d'une main tremblante une liasse de papiers crasseux et attendit humblement. L'un des papiers attestait que le porteur était un exilé politique de la Russie des tsars, du nom d'Ivan Maisky. Ce document était signé : « Chicherin ».

— Possédez-vous au moins la somme réglementaire de 5 livres ? lui demanda le douanier, après un moment de silence.

L'exilé russe fouilla fébrilement ses poches et hocha la tête en regardant son interlocuteur d'un air anxieux. Pour toute fortune, il n'avait que 3 livres et 2 shillings. Le fonctionnaire en référa à ses supérieurs qui, usant de leur pouvoir discrétionnaire, donnèrent enfin à l'émigré la permission de passer.

C'est ainsi que Ivan Maisky, futur ambassadeur des Soviets à Londres, pénétra pour la première fois en Angleterre.

Maisky vécut en Angleterre jusqu'en 1917. Ses moyens d'existence étaient réduits. Il collaborait à quelques journaux du parti social-démocrate russe, mais cette subvention voilée ne lui permettait pas de manger toujours à sa faim. En ce temps-là, il entretenait une correspondance suivie avec un autre exilé russe, qui devait devenir quelques années plus tard le maître absolu de toutes les Russies, Vladimir Ilyich Lénine.

Ce séjour en Angleterre marque une étape particulièrement importante dans la vie d'Ivan Maisky, car il l'employa à compléter ses études d'économie politique.

Quand la Révolution éclata, Maisky retourna en Russie où ses vastes connaissances en matière économique ne tardèrent pas à produire une vive impression sur Lénine. Nommé conseiller d'ambassade à Londres en 1925, puis ambassadeur à la Cour de Saint-James, il sut gagner rapidement la confiance et la sympathie des cercles dirigeants de Londres. Affable et courtois, il est réputé pour son sens de l'humour qui dans les pires circonstances ne lui fait jamais défaut.

Quand, en août 1939, l'accord germano-russe fut signé, il fut chargé par son gouvernement d'en remettre le texte intégral au ministre des Affaires Etrangères anglais. Lord Halifax lui ayant demandé, au cours de l'entretien, son opinion sur la portée de ce pacte de non-agression, Maisky répondit avec un sourire :

— C'est un pacte d'agression et non de non-agression.

Cette franchise ne doit pas étonner. Ivan Maisky est un anglophile convaincu et c'est en grande partie grâce à ses efforts continus que les relations anglo-russes, si tendues depuis la signature de l'accord germano-russe, n'aient pas abouti à une rupture définitive des liens diplomatiques entre les deux pays.



CE QUE VOUS DEVEZ SAVOIR SUR

15 REPUBLIQUES

L'U.R.S.S. (Union des Républiques Socialistes Soviétiques) s'étend sur 12.264.000 kilomètres carrés et compte plus de 160 millions d'habitants.

L'Union se compose de 15 républiques principales : la Russie proprement dite 112 millions d'habitants, l'Ukraine 42 millions, la Russie Blanche 9 millions, l'Arménie 1 million, la Géorgie 3 millions, l'Azerbaïdjan 3 millions, l'Uzbékistan 5 millions, le Kazakstan 7 millions, le Turkménistan 1 million, le Tajikistan 1 million, la Lithuanie 2 millions, la Latvie 2 millions, l'Esthonie 1 million et la Moldavie 3 millions. La Lithuanie, l'Esthonie et la Latvie formaient des républiques indépendantes jusqu'à l'an dernier. Elles furent obligées par la force de se joindre à l'U.R.S.S.

En théorie, chacune des quinze républiques peut se détacher de l'Union Soviétique si elle le désire. Mais depuis 1923, date de la consolidation du régime bolcheviste, aucune des républiques indépendantes n'a jugé prudent de manifester de velléités de sécession.

■

RICHESSES

Que produit ce vaste Empire ? D'abord 28.000.000 de tonnes de pétrole, soit plus de 10 % de la production mondiale. De ses hauts fourneaux sortent 17 millions de tonnes d'acier. C'est le second producteur mondial d'or, après l'Afrique du Sud. L'an dernier, sa production du précieux métal jaune a atteint 7 millions d'onces. Dans le domaine agricole, on peut citer : 30 millions de tonnes de blé, 20 millions de tonnes d'autres céréales. L'Union possède 56 millions de bovins, 16 millions de chevaux, 30 millions de cochons, 100 millions de moutons. Son sous-sol produit 126 millions de tonnes de charbon, 3 millions de tonnes de manganèse, 2 millions de tonnes de cuivre. Ses terres arables s'élèvent à 1.090.000.000 d'acres. Sa superficie forestière est de 2.000.310.000.000 d'acres !

■

LE GOUVERNEMENT

En 1936, la première constitution soviétique fut amendée. Le Parlement s'appelle le Conseil suprême de l'Union des Soviets. Il est élu par tous les travailleurs (agricoles ou industriels). Le Conseil suprême se compose de deux Chambres : le Conseil de l'Union élu au suffrage direct, un représentant pour chaque 300.000 habitants, et le Conseil des Nations : 25 membres pour chacune des républiques faisant partie de l'Union.

Le Conseil suprême à son tour élit un Conseil des commissaires avec un président (M. Kalinine actuellement) et 15 membres, un pour chaque république. C'est également le Conseil suprême qui élit les commissaires du peuple (les ministres) dont Staline est depuis peu le président.

Mais tout ceci n'est que théorique, Staline imposant d'une façon absolue sa volonté.

■

LE SYSTEME DES ZONES

L'U.R.S.S. manque de routes et de voies ferrées. Les communications tellement vitales dans la guerre moderne sont en Russie à l'état presque embryonnaire. D'après certains experts, c'est là une politique voulue. Car il s'agit d'embarrasser l'ennemi — c'est-à-dire l'Allemagne — qui attaquerait la Russie avec des forces fortement motorisées. Le terrain ne se prêtant nullement à une guerre-éclair, l'armée russe peut se mouvoir et manœuvrer à souhait.

Mais l'approvisionnement, les renforts, dira-t-on, comment atteindront-ils les forces soviétiques ?

Un système ingénieux et unique au monde a été instauré pour remédier au manque de routes. La Russie a été divisée en un certain nombre de zones militaires, indépendantes les unes des autres. Ces zones sont pourvues de casernes, de dépôts de nourriture, de munitions, d'aérodromes, d'usines, fabriquant sur place ce dont l'armée peut avoir besoin. Et ce système a donné, paraît-il, au cours de manœuvres sérieuses et étendues, des résultats très probants.

■

MARIAGE ET DIVORCE

Ces dernières années l'U.R.S.S. s'embourgeoisant, une certaine réglementation du mariage et du divorce y fut instaurée. Mais malgré tout, en matière d'amour, la Russie demeure le pays le plus libre du monde civilisé.

Les mineurs n'ont pas besoin du consentement des parents pour se marier. Il suffit que la jeune fille ait seize ans et le jeune homme dix-huit. Une carte de travail comme pièce d'identité, et le mariage est célébré moyennant une taxe de deux roubles.

On divorce aussi facilement. Pour se séparer, il suffit de la volonté d'un des conjoints. Mais le magistrat fixe lui-même la taxe à payer sur la base des motifs avancés par le demandeur. Si le motif lui paraît peu sérieux, il imposera des droits tels que le postulant au divorce ne peut les payer et demeure ainsi enchaîné à sa femme.

Cette méthode pratique a été instaurée par Staline qui, depuis quelque temps, rejetant l'ancien Evangile Rouge de la liberté à outrance, tient à une certaine dignité dans la vie matrimoniale.

■

L'ENFANCE

Au début du bolchevisme, les quelques écrivains et journalistes qui avaient pu visiter le parad's des Soviets en étaient revenus émus et scandalisés à la fois. Des dizaines de milliers d'enfants, sans parents, sans refuge, sans soutien, hantaient les rues des villes et les grandes routes, mendiant, pillant, luttant pour se procurer un maigre morceau de pain.

La loi bolcheviste d'alors n'obligeait pas les parents à garder leurs enfants, et l'amour étant libre, la situation devint telle qu'il fallut y porter remède.

Aujourd'hui, tout cela a disparu. Les survivants de cette époque héroïque ont été pourchassés et conduits dans de grands asiles où on leur a appris un métier.

La carte ci-contre indique les principales voies de communication de la Russie. Il est vraisemblable qu'elles ont joué un rôle dans le déchaînement de la guerre actuelle. Elles sont à la base, en tout cas, du ralentissement qui avait été enregistré dans les fournitures faites au Reich. Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, en effet, les voies de chemin de fer russes ne sont pas très nombreuses et l'organisation constante de convois à destination de l'Allemagne y provoquait des embouteillages préjudiciables à l'économie du pays. Il semble que le premier qui ait dénoncé ce danger est le général Zurkos, l'actuel chef d'état-major russe.



■

LES TERRES ET L'INDUSTRIE

On a beacoup entendu parler du système bolchevique, mais peu nombreux sont ceux qui ont une idée exacte de son fonctionnement en U.R.S.S.

Les industries et les voies de communications sont la propriété de l'État et travaillent suivant un plan établi par une commission (Gosplan). L'exploitation des terrains agricoles se fait d'après le système collectif (Kolkhoz), mais les paysans peuvent avoir en propre une maison, un ou deux acres de terre, un ou deux bœufs, en dehors de leur part dans les biens collectifs.

Ce système a pour résultat, en diminuant l'initiative privée, de réduire la production.

Au cours de ces dernières années, l'administration a fermé les yeux, de sorte qu'il existe aujourd'hui en U.R.S.S. riches et pauvres, comme dans les pays bourgeois.

■

LES COMMUNICATIONS

On sait que la Russie regorge de richesses naturelles, constituées des matières les plus variées, allant du blé au platine, dont la Russie est, d'ailleurs, le plus grand producteur dans le monde.

Mais toutes ces richesses n'ont pas empêché certains économistes de conclure que la Russie est un pays pauvre. Evidemment, cette thèse semble, à priori, assez paradoxale. Néanmoins, l'explication fournie par les économistes en question est assez plausible.

— « En effet, disent-ils, à quoi sert-il d'avoir du pétrole en abondance lorsque, pour transporter un tank d'essence là où on en a besoin, le lorry consomme lui-même la valeur d'un tank, sinon davantage, tellement les distances sont grandes et les moyens de transport inexistants ? A quoi sert-il que dans telle contrée le blé soit surabondant si à une distance de mille kilomètres une autre contrée, complètement dépourvue de cet élément vital, ne peut l'obtenir, car aucun train n'existe pour l'y faire parvenir ? »

Ainsi donc, faute de moyens de communication, certaines parties du pays sont privées des matières les plus indispensables, alors que celles-ci pourrissent dans d'autres contrées.

On voit que sous le régime bolchevique, tout comme sous celui du tsarisme, le principal problème qui se pose en Russie est celui de réseaux ferrés. Il est d'autant plus difficile à résoudre que les distances sont immenses. Pour avoir une idée de ces dernières, disons que l'U.R.S.S. est QUATRE-VINGT-CINQ FOIS plus grande que la Grande-Bretagne, par exemple.

Cette immensité du territoire constitue en temps de paix, en même temps que sa richesse, la pauvreté de l'U.R.S.S.

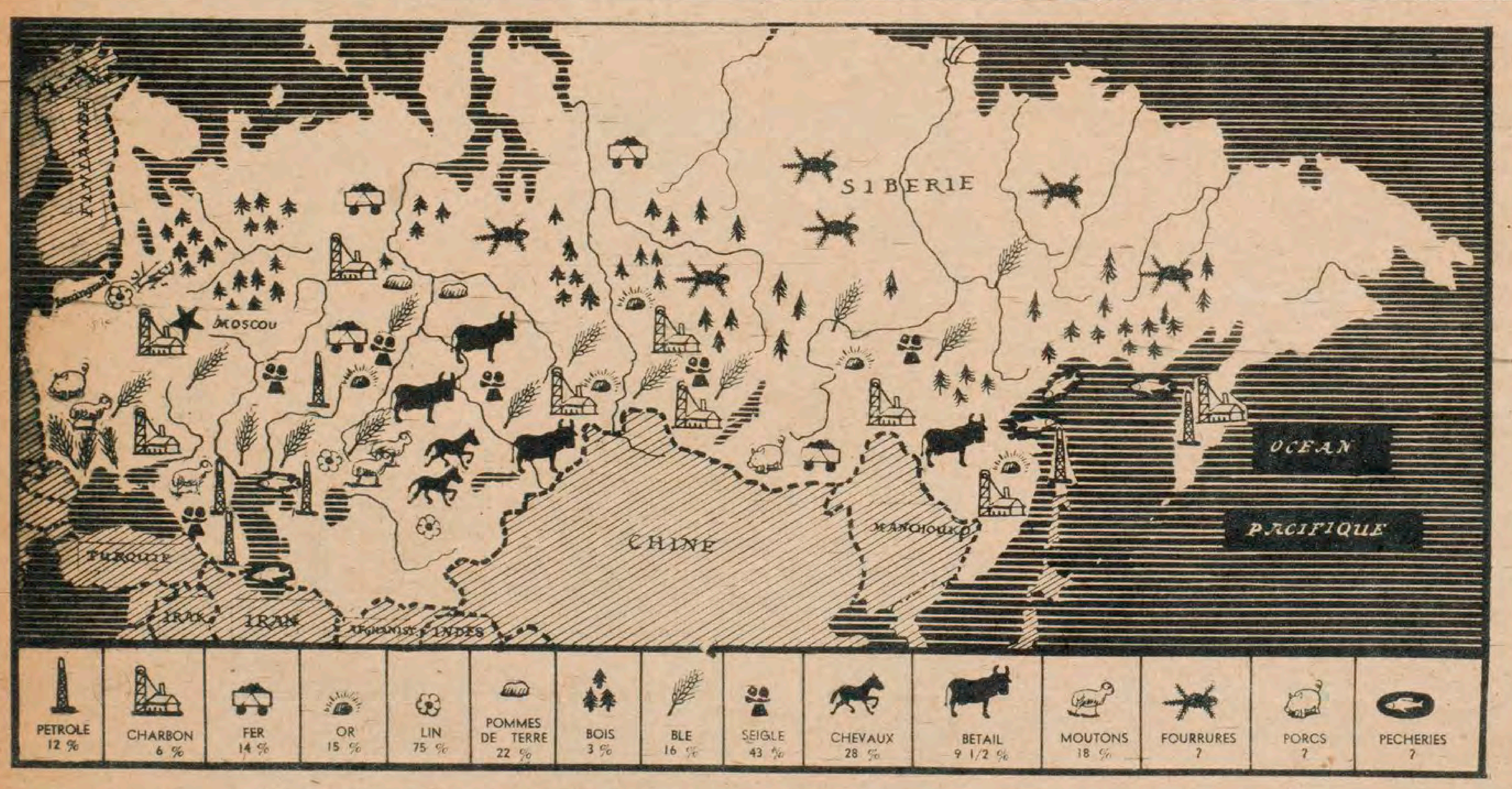
■

LES VETEMENTS

Si les Russes peuvent manger à peu près à leur faim, ils souffrent terriblement par la rareté des articles vestimentaires. En U.R.S.S., même les fonctionnaires les plus haut placés et les mieux rémunérés éprouvent des difficultés pour renouveler leur garde-robe. Et quand ils y réussissent, leur budget se voit fortement ébréché !

Un exemple de ces difficultés et de la cherté des vêtements en Russie soviétique a été fourni par deux journalistes anglais, qui ont fait une enquête objective en Russie.

Voici ce qu'ils racontent :



La Russie a une population totale de 192 millions d'habitants. Elle a 2.000.310.000.000 d'acres de forêts, 1.090.000.000 d'acres de pâturages et de terres arables, 16.000.000 de chevaux, 56.000.000 de têtes de bétail divers, 73.000.000 de moutons et 30.000.000 de porcs. Sur son territoire paraissent 9.000 journaux écrits en 100 langues différentes. Elle produit annuellement 30.000.000 de tonnes de blé, 2.800.000 tonnes de manganèse, 2.000.000 de tonnes de pyrites de cuivre, 7.000.000 d'onces d'or, 126.000.000 de tonnes de charbon, 14.000.000 de tonnes de fer, 17.000.000 de tonnes d'acier et 28.000.000 de tonnes de pétrole.

L'U.R.S.S.

— « On nous avait dit, partout autour de nous, qu'il était excessivement coûteux et difficile de se procurer des vêtements. Nous éprouvâmes donc le désir d'avoir une preuve de ces plaintes qu'on ne cessait d'émettre dans tous les milieux où notre enquête nous avait menés. Un jour, nous dîmes au propriétaire de l'hôtel moscovite où nous logions que, devant quitter Moscou en avion, nous sérions désireux de nous dessaisir de quelques-uns de nos vêtements. Le propriétaire nous demanda alors si nous accepterions de lui vendre ces vêtements « à un bon prix ». Nous l'avons prié de nous faire une offre pour les objets suivants : un costume, six chemises, une paire de chaussures, une paire de chaussures de tennis, quatre paires de chaussettes. Quelle fut notre surprise de nous entendre répliquer qu'il était preneur de ces objets aux prix ci-après : dix livres pour le costume ; quatre livres pour les chemises ; deux livres pour les chaussures ; quinze shillings pour les chaussures de tennis ; seize shillings pour les chaussettes.

« Notre incrédulité fut telle que notre interlocuteur, ayant pensé que nous ne le prenions pas au sérieux, se dirigea vers la classe et nous rapporta la somme offerte en espèces !

« Ces objets de seconde main, en Angleterre, auraient difficilement pu trouver preneur pour plus de : deux livres pour le complet ; une livre et demie pour les chemises ; cinq shillings pour les chaussures ; un shilling pour les chaussures de tennis et trois shillings pour les chaussettes. Par cette différence de prix, on se rend parfaitement compte de la valeur qu'on attribue, en Russie, au moindre vêtement. »

Un autre exemple nous fut fourni par l'inventaire de la garde-robe d'un jeune et haut fonctionnaire, avec lequel nous étions en contact et qui, pourtant, se piquait d'être une des personnes les mieux habillées de Moscou.

Voici ce que contenait sa garde-robe :

Deux paires de chaussures, dont une en toile ; un costume pour l'hiver ; deux chemises blanches en tissu léger ; huit chemises en coton ; un pardessus beaucoup trop léger pour devoir résister longtemps ; deux blouses blanches « à la russe » qu'il mettait dans les grandes occasions ; quelques paires de chaussettes ; une casquette et une cravate qu'il nouait rarement.

■

LA VIE RELIGIEUSE

Officiellement, le régime bolcheviste ne s'oppose pas à ce que les Russes aillent à l'Eglise. C'est du moins la déclaration que fit un porte-parole à un journaliste américain qui l'interviewait. Et, souriant, le fonctionnaire ajouta :

— Si des ates répréhensibles ont été commis contres des églises il y a quelques années, on ne peut en rejeter la responsabilité sur le gouvernement actuel. Personne, ici, n'est empêché d'aller prier. Tout ce que nous voulons, c'est faire comprendre au peuple que la religion est une chose « démodée ». Et notre unique action consiste précisément à « démoder » la religion.

Mais le sentiment religieux est demeuré vivant en U.R.S.S. Et la meilleure preuve c'est que les prêtres continuent à vivre, et certaines églises sont encore entretenues par les fidèles.

A propos des prêtres, ils furent autorisés jusqu'à ces dernières années à gagner leur subsistance en se rendant de maison en maison, pour y vendre des bénédictions. Vendre n'est pas tout à fait le mot, car ils ne recevaient généralement, en échange de leurs offices, que des dons en nature tels que : du vin, de la nourriture, etc. Mais, aujourd'hui, des ukases sévères interdisent formellement aux popes de visiter les maisons, sous n'importe quel prétexte. Ils n'ont le droit de recevoir des dons qu'à condition qu'ils leur parviennent jusqu'à chez eux.

La plupart des églises ont été transformées, il y a des années de cela, en musées anti-religieux. Les autorités avaient fait appel aux meilleurs caricaturistes du pays, pour représenter les images saintes d'une façon ridicule et choquante. Mais malgré tout cela, les quelques églises qui sont demeurées sont fréquentées par une foule de croyants.

LES COLLABORATEURS DE STALINE

Dans cette guerre que la Russie n'a pas voulue, les hommes et les choses, les dirigeants politiques, les chefs militaires, l'armée rouge elle-même sont entourés de mystère.

Qui sont Molotov et les personnages de moindre relief : Potemkine, Vorochilov, Kalinine, qui entourent le dictateur rouge ?

MOLOTOV, commissaire aux Affaires Etrangères



Depuis la disgrâce de Litvinoff, Molotov est, après Staline, l'homme le plus en vue en Russie. Fils d'un employé de commerce, le personnage, malgré son apparence calme et distante, est un vieux révolutionnaire qui depuis 1906 eut maille à partir avec la police. Il goûta aux geôles tsaristes au moins six fois avant l'arrivée de Lénine au pouvoir. Celui-ci le nomma commissaire à l'Economie Nationale.

Molotov parle peu. En fait, il est bègue. La moustache tombante, le pince-nez lui donnent l'apparence d'un professeur d'université. Il lit beaucoup et parle couramment, mais avec un fort accent étranger, le français et l'anglais.

Sa femme, Polina Zheinchuzina (prononcez ce nom si vous le pouvez), occupe au sein du gouvernement soviétique une place importante, puisqu'elle est commissaire à la Pisciculture...

Alors que Staline fume la pipe, son principal collaborateur grille toute la journée des cigarettes ambrées.

Il ne s'habille que de noir. Comme on lui en demandait la raison, il répondit qu'il avait adopté cette couleur pour pouvoir se dissimuler dans la nuit, lorsque la police tsariste était à ses trousses. Depuis lors, il n'a pas estimé utile de changer. Mais il arbore des cravates voyantes, sans doute pour diminuer l'austérité de son complet.

Staline apprécie chez son collaborateur l'esprit méthodique et surtout le sens de l'opportunité dont il le croit doué. Aussi ni principes, ni parole donnée ne retiendraient Molotov s'il croyait faire une bonne affaire. En cela il est l'opposé de Litvinoff qui avait appris, dans les coulisses de la S.D.N., le respect des engagements.

On le surnomme dans les milieux diplomatiques : « l'écho de Staline ».

VOROCHILOV, commissaire à la Défense Nationale



Klementi Vorochilov n'est plus commandant en chef de l'armée rouge. Il y a un peu plus d'un an, le camarade Staline, on ne sait pour quelle raison, nommait, pour le remplacer, le général Timochenko. On croyait qu'entre les deux amis — Staline et Vorochilov — les ponts étaient coupés, que la disgrâce du créateur de l'armée soviétique était complète. Depuis 1925, il commandait les forces armées. Aujourd'hui, il est commissaire à la Défense Nationale.

Lieutenant dans l'armée tsariste, organisateur de grèves, il fut révolutionnaire très jeune et son amitié avec Lénine lui assura un poste de choix.

C'est un homme rude, solide, au tempérament batailleur. Pendant longtemps on le considérait comme le seul ami et confident de Staline. Mais la guerre de Finlande lui fut fatale. Et si aujourd'hui il occupe toujours le poste de commissaire à la Défense Nationale, son influence est minime, bien qu'il soit en fait le père de l'armée rouge.

KALININE, président de la République



Le « petit père » Staline n'est que secrétaire général du parti communiste. Il est vrai que récemment il a enlevé à Molotov la présidence du conseil des commissaires.

Mais l'U.R.S.S. a un président : celui auprès de qui les ambassadeurs sont accrédités. Ce président, c'est Mikhaïl Kalinine dont le rôle est fort effacé. Cet ancien professeur fut le théoricien du parti. Ses théories sont maintenant si périmées...

Lénine qui avait des lettres appréciait la clarté d'esprit chez cet ancien haut fonctionnaire tsariste rallié à la révolution.

Il porte une barbe de chèvre, fume beaucoup, s'habille avec élégance, habite le Kremlin, se fait peu voir et peu entendre et accepte les quatre volontés de Staline. Voilà pourquoi il a duré et dure encore ; alors que d'autres qui avaient occupé des positions en vue ont disparu, emportés par les agents de la Tchéka ou fusillés.

POTEMKINE, vice-commissaire aux Affaires Etrangères

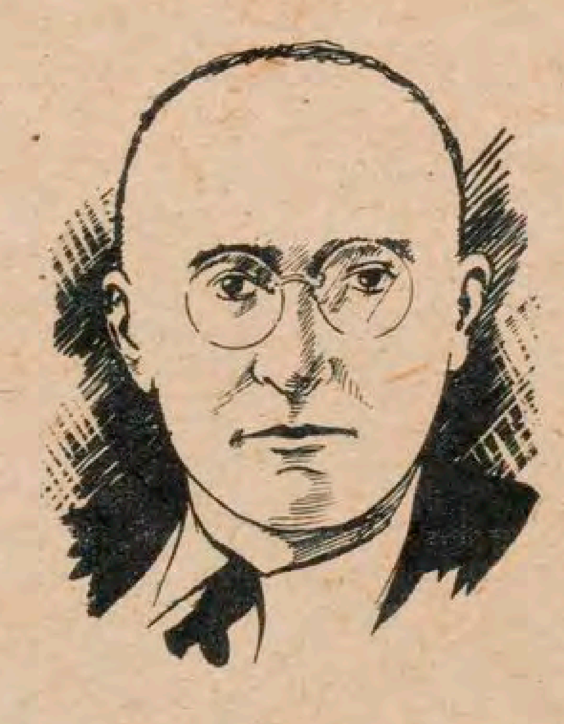


Ce communiste a du sang impérial dans les veines. Il aime à signaler qu'il descend de la Grande Catherine. Comme Kalinine, il fut professeur sous le régime tsariste. Il enseigna les mathématiques à l'Université de Saint-Pétersbourg et c'est peut-être à cause de cela qu'il a un esprit subtil. Il a commencé par jongler avec les chiffres. Il jongle aujourd'hui avec les idées.

Staline ne l'aime pas. Car le Géorgien est un primaire qui hait les êtres supérieurs. Mais il reconnaît que le camarade Potemkine « est un homme intelligent ». Au physique, il ressemble un peu à Litvinoff. Il a les cheveux blancs et porte des cols durs. C'est lui qui traduit en général les conversations de Staline avec les représentants des puissances.

Cet aristocrate aime les belles choses. Il collectionne les œuvres d'art, les bibelots et les éditions originales. Il lit Gorki, Oscar Wilde et même Bernard Shaw. Mais il a deux idoles : son aïeul le prince Potemkine et un autre grand diplomate, Talleyrand.

BERIA, chef de l'Ogpu



Il est Géorgien comme Staline. Mais il est moins rude, du moins en apparence.

Il a le titre de commissaire du peuple à l'Intérieur. Mais c'est surtout comme chef de l'Ogpu, la police politique soviétique, qu'il est connu et craint.

L'Ogpu a remplacé la Tchéka, mais ses méthodes n'ont pas changé.

Beria a l'habitude d'interroger lui-même les victimes qui sont conduites dans le vaste bureau clair qu'il occupe à la préfecture de police de Moscou. Il le fait en policier élégant. Pas de troisième degré dans sa méthode, mais un mélange d'espoir et de crainte, de promesses et de menaces qui viennent à bout des volontés les plus tenaces.

Il a rendu à Staline et au régime des services précieux. Mais il se tient dans une prudente réserve, car il a vu plus puissants que lui disparaître.

LA MYSTERIEUSE ARMEE ROUGE

Sur la Place Rouge à Moscou, la grande parade militaire annuelle célèbrant l'anniversaire de la Révolution d'Octobre. La garnison de la capitale, massée en sections impeccables, donne une impression de grande puissance. A ces manifestations auxquelles l'aviation participe aux côtés des forces terrestres, les attachés militaires étrangers assistent de tradition. Il ne semble pas, cependant, que leur présence ait contribué à percer le mystère de l'armée russe, les chefs de celle-ci se montrant ordinairement très circonspects sur cette question.



Les chefs de l'armée rouge

Le commandant en chef des troupes soviétiques est le maréchal Timochenko (ci-dessus) que l'on a vu à l'œuvre en Pologne et au cours de la seconde phase de la bataille de Carélie. Il a la réputation d'être un stratège habile doublé d'un technicien de la guerre mécanisée. Le général Zukos, chef de l'état-major, passe pour être doué d'une grande clairvoyance. Son adjoint, le général Smorodinov, qui assumait récemment un commandement à Karkov, est considéré comme un tacticien de valeur. Il représente la nouvelle génération militaire russe qui n'a connu ni l'ancien régime ni la Révolution. Le général Simion Boudienny, qui commande la cavalerie soviétique, a vaincu Wrangel, Chkouro, Denikine, Kranov, Youdenitch. Le général Mekhlis, chef de la direction politique de l'armée, est réputé pour la justesse de ses vues. Le général Stern, qui vainquit, dans l'autre guerre, Enver pacha à Boukhara, a à son actif dans celle-ci la liquidation du conflit avec la Finlande. Enfin, le maréchal Vorochilov, chef du Comité supérieur de la Défense russe et personnage n° 2 de la Russie, est en quelque sorte le créateur de l'armée soviétique qu'il a beaucoup contribué à moderniser.

L'armée russe a, de tout temps, été entourée de mystère. Quelle est sa puissance ? Voilà des années que l'on se pose cette question sans parvenir à y répondre d'une façon précise. Rarement, en tout cas, sujet a donné matière à opinions plus contradictoires. Certains techniciens, se basant sur des données qu'ils déclarent indiscutables, ont affirmé que l'armée russe est la plus puissante du monde. D'autres, par contre, comme le pro-allemand Lindbergh, qui a eu l'occasion, il y a quelques années, de faire un voyage d'études en Russie, se sont montrés sceptiques quant à la valeur des troupes soviétiques, notamment au point de vue du matériel et des cadres. Où est la vérité ?

De l'ensemble des opinions émises, on peut, à notre avis, tirer certains chiffres et certains faits que l'on peut considérer comme relativement exacts et grâce auxquels on peut se faire, de la puissance militaire russe, une idée sinon précise, du moins se rapprochant beaucoup de la réalité.

Avec sa population de 180 millions d'habitants et son service militaire obligatoire, de dix-neuf à quarante ans, la Russie aurait dû normalement avoir l'armée la plus puissante du monde. L'Allemagne, avec 80 millions d'habitants, a sous les armes des forces que l'on croit être de huit à dix millions d'hommes. La Russie, avec une population plus de deux fois supérieure, aurait dû, proportionnellement, avoir une armée d'environ vingt millions d'hommes. Il ne semble pas cependant que lorsque la mobilisation générale sera achevée, les effectifs de l'armée soviétique puissent atteindre ce chiffre. Il est, en effet, dans le cas de la Russie, deux facteurs importants qui limitent le potentiel humain de son armée. Le premier est qu'en Russie, la proportion des recrues qui sont déclarées inaptes au service militaire est beaucoup plus grande que dans les autres pays, qu'en Allemagne par exemple. Le second est que l'élément politique intervient dans une notable mesure en ce qui concerne le recrutement de l'armée.

L'armée étant, en Russie, comme d'ailleurs dans tous les pays à tendances autoritaires, le principal appui du régime, les autorités veillent à ce qu'elle soit composée d'éléments aussi purs que possible. Cette considération joue surtout en ce qui concerne les paysans dont un certain nombre peuvent être suspectés de tiédeur vis-à-vis du régime et qui représentent les quatre cinquièmes de la population.

Chaque année, 1.500.000 conscrits environ se présentent devant les conseils de révision russes. Sur ce nombre, 400.000 seulement sont incorporés, le reste ayant été jugé soit inapte physiquement, soit tiède à l'égard du régime. Sur ces 400.000 recrues admises, il n'y a que 160.000 paysans, alors que les paysans, représentant les 80 pour cent de l'effectif, auraient dû être normalement 320.000. Les ouvriers, par contre, qui constituent seulement les 10 ou 12 pour cent



Un défilé des troupes russes devant le mausolée de Lénine. L'armée soviétique étant le principal appui du régime, les autorités font en sorte qu'elle soit composée d'éléments aussi purs que possible. Les troupes, dans ces conditions, sont très dévouées aux dirigeants. Elles sont, en parties à peu près égales, constituées par des ouvriers et des paysans. Des commissaires politiques sont attachés aux différents commandements.



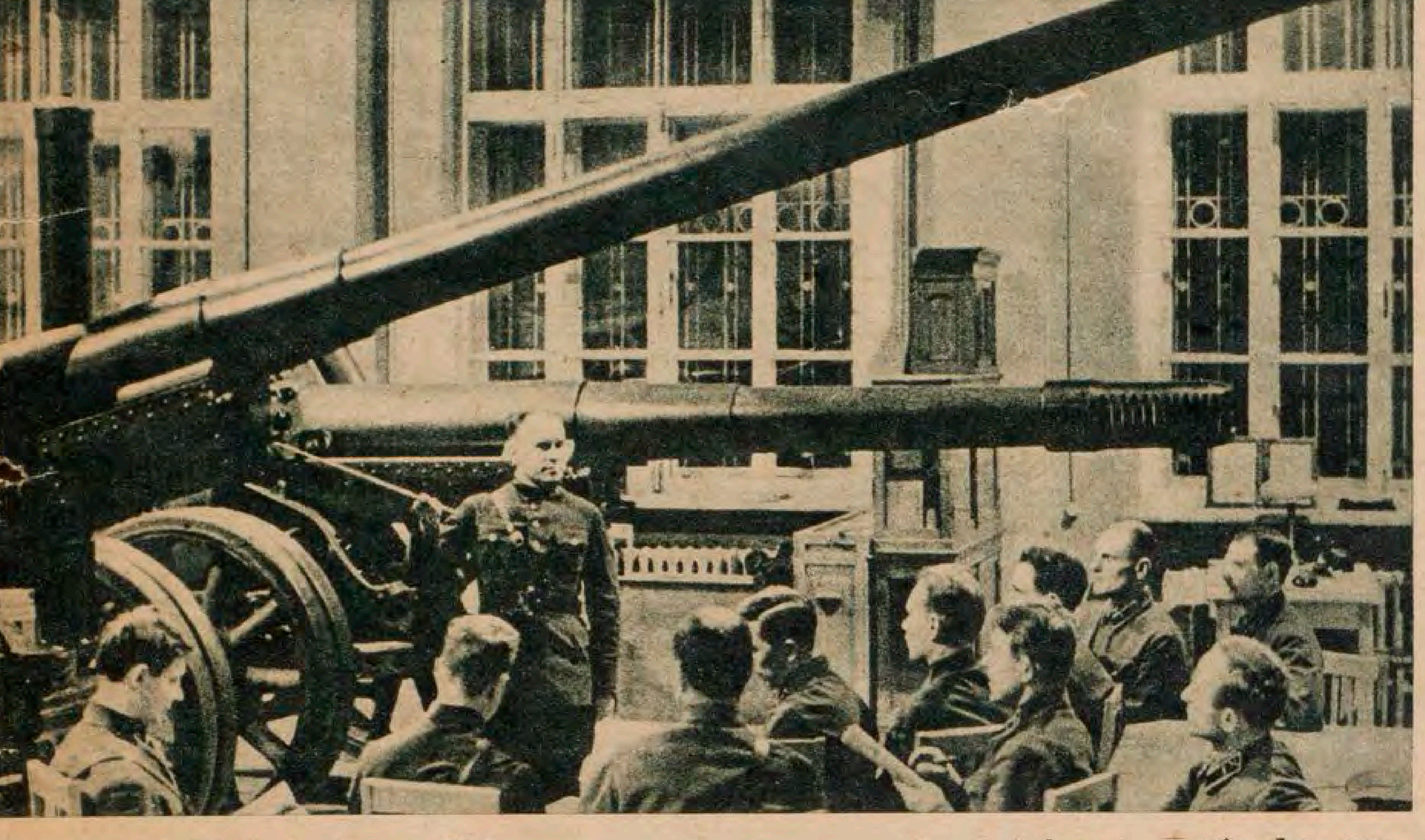
Des chars blindés, ... taines estimations ... portion des tanks lo...



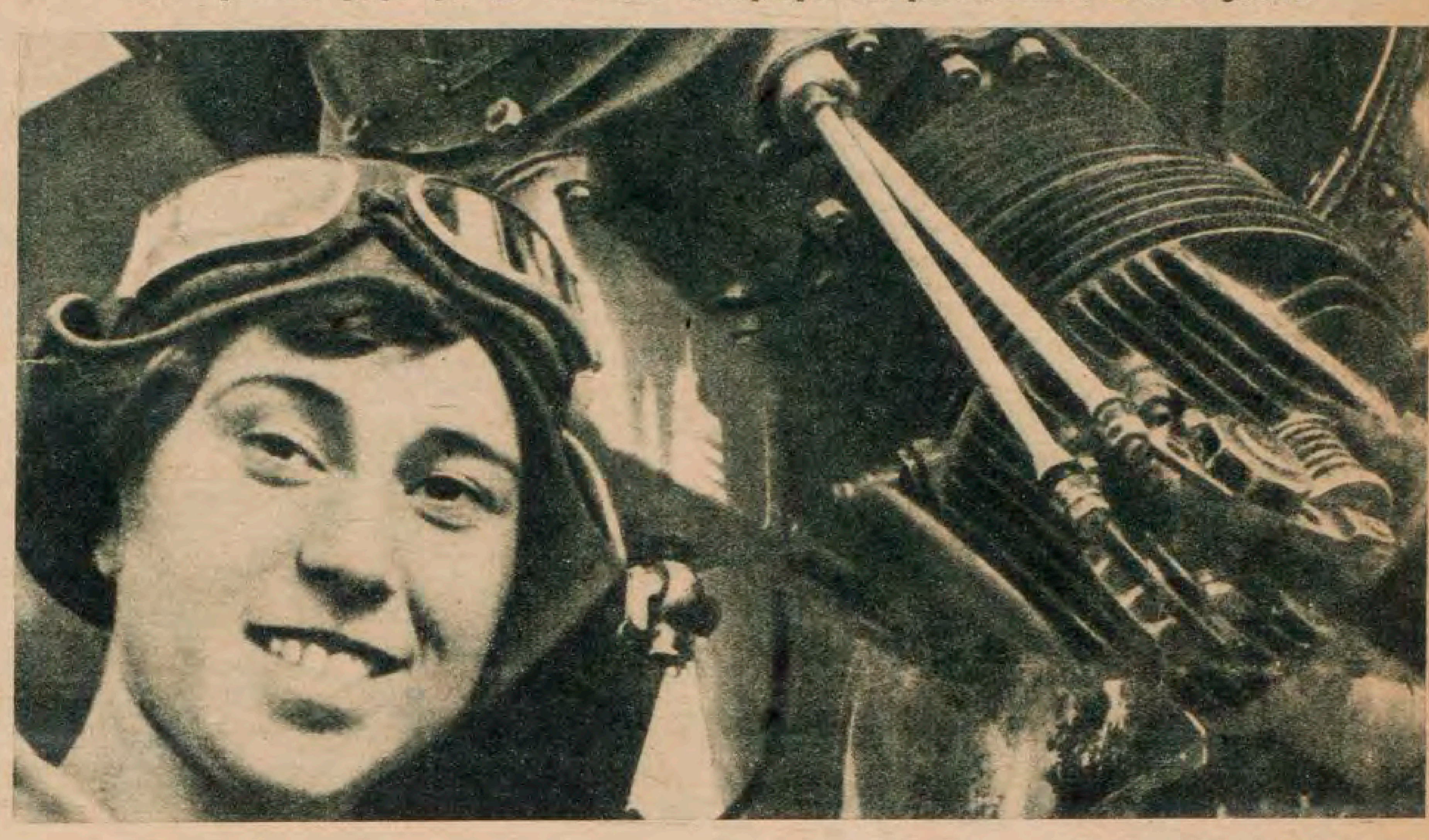
fantassin russe est bien armé. Il dispose de pistolets automatiques, de fusils anti-chars, de sils-mitrailleurs, de mitrailleuses et de revolvers dont les experts s'accordent à reconnaître l'efficacité. Le service militaire est obligatoire de 19 à 40 ans. Il dure 2 ans.



Un détachement de parachutistes soviétiques. L'armée russe compte des corps nombreux de parachutistes destinés à coopérer avec l'infanterie. Jusqu'ici, ils n'ont pas été utilisés. La Russie est le premier pays qui ait eu l'idée d'employer des parachutistes dans la guerre.



instructeur fait à de futurs officiers un cours sur un canon lourd à longue portée. La campagne de Finlande a montré que l'armée russe disposait d'un important matériel d'artillerie. C'est la qualité, plus que la quantité du matériel russe qui est entourée de mystère.



Une aviatrice russe. Très émancipée, la femme russe participe, dans certains domaines, à la défense du pays au même titre que les hommes. Il y a des femmes parachutistes, comme il y a des femmes aviatrices.

population, forment les 45 ou les 50 pour cent de l'effectif incorporé.

e façon générale, cependant, la Russie au cours de ces quatre dernières années a toujours eu en permanence 2.500.000 à 3.000.000 d'hommes sous les armes.

point de vue de sa structure, et d'après certaines informations puisées dans la presse neutre, l'armée russe end, en temps de paix, de 180 à 190 divisions d'infanterie de 17.000 hommes chacune, de 33 à 35 divisions de rie, formées de quatre à six régiments chacune, plus ment d'artillerie et un régiment motorisé et, enfin, n 45 corps motorisés, constitués de trois ou quatre ons de chars chacun et dotés d'artillerie automobile. jours d'après des organes neutres, la Russie aurait actuellement, sur ses frontières européennes, 118 divisions d'infanterie, 20 divisions de cavalerie et 40 brigades blindées. urait comme réserves 27 divisions d'infanterie, 5 divisions de cavalerie et une bridage blindée. En Extrême-Orient, urait 26 divisions d'infanterie, 8 divisions de cavalerie et gades blindées.

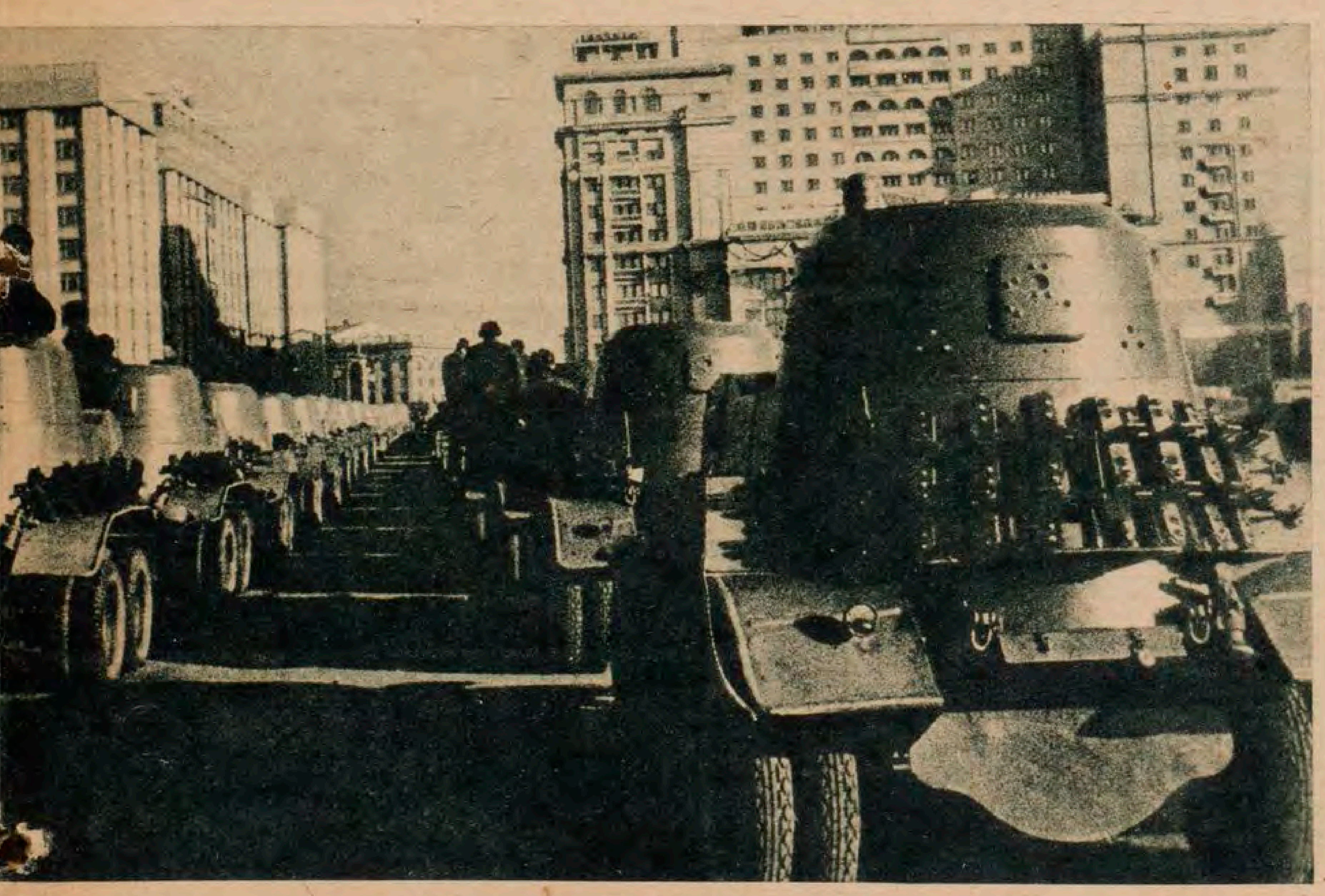
effectifs peuvent, théoriquement, être considérablement accrus par le moyen de la mobilisation générale. D'après certaines estimations que l'on peut considérer comme ses, la Russie dispose, en effet, de 12 à 15 millions de es instruites, ce qui représente une force gigantesque.

La question du matériel dont dispose l'armée russe a souvent été mise en discussion. Jusqu'à ces dernières années, il semble que le matériel en question ait été soit insuffisant, soit entaché de certaines imperfections. Négligé pendant un certain temps, le problème a, dernièrement, préoccupé sérieusement le commandement soviétique qui, d'après certaines sources, aurait pris des mesures importantes en vue de renouveler le matériel et l'équipement des troupes. Un vaste programme comprenant la construction de tanks de toutes dimensions aurait été mis à exécution. Dans quelle mesure a-t-il été réalisé ? On ne saurait le dire. On peut affirmer, cependant, que — ces derniers temps — la Russie a établi et appliqué une politique nouvelle de production de guerre. Le budget de la défense nationale s'élève à 40 millions de roubles, soit le tiers du budget général. La proportion de la production industrielle affectée au matériel de guerre est aussi élevée qu'en Allemagne et les usines d'armement ont la priorité sur toutes les autres. D'après la presse neutre, l'armée russe dispose actuellement de plus de 10.000 tanks dont la plupart seraient de 7 ou 15 tonnes. Elle possède également des tanks amphibies qui rendent ses forces blindées indépendantes des ponts dans l'attaque ou la défense des objectifs fluviaux.

On a souvent fait à l'armée russe le reproche de manquer de cadres. C'est un fait qu'en 1937, par exemple, sur les 45.000 officiers que comptait l'armée soviétique, forte alors d'un million d'hommes, 30.000 seulement avaient une instruction militaire normale. On ne saurait dire si quelque chose a été fait, depuis, pour parer à cet état de choses. Les sous-officiers, en tout cas, qui constituent l'armature de l'armée, sont normalement instruits.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de porter un jugement précis sur l'état-major actuel de l'armée soviétique. D'aucuns considèrent que les nombreux changements survenus dernièrement dans sa composition ont contribué à lui insuffler une vigueur et une combattivité nouvelles. D'autres, par contre, sont d'avis qu'ils n'ont eu sur lui qu'un effet de désorganisation. Il est évident qu'il vaut mieux, avant de se prononcer, attendre de voir le commandement soviétique à l'œuvre.

Il ressort de ce que nous venons de dire que l'armée russe est un adversaire puissant dont les troupes allemandes ne pourront pas venir facilement à bout et qui pourrait même éventuellement réserver des surprises. Déjà importantes en elles-mêmes, les forces de l'armée de terre sont appuyées par de nombreux corps de parachutistes et par une aviation que l'on évalue à 10.000 ou 12.000 appareils et dont le chef, le général Loktianov, est — en même temps que l'un des meilleurs officiers russes de l'heure — un écrivain militaire très apprécié.



és, de construction récente, s'allongent en deux files interminables. L'armée russe, d'après certaines sérieuses, disposerait actuellement de 10.000 à 12.000 tanks. Sur ce chiffre, quelle est la proportion de tanks lourds ? On ne saurait le dire. Les tanks lourds russes sont, en tout cas, d'un modèle semblable à celui des tanks employés par les Allemands dans la bataille de France.



A l'Académie militaire soviétique, un groupe d'officiers relève les caractéristiques de diverses bombes de gros calibre. La plus grande critique qui ait été faite à l'armée russe est qu'elle manquait de cadres, notamment d'officiers. Au cours des dernières épurations, 70 pour cent des officiers ayant dépassé le grade de capitaine ont été démis de leur poste.

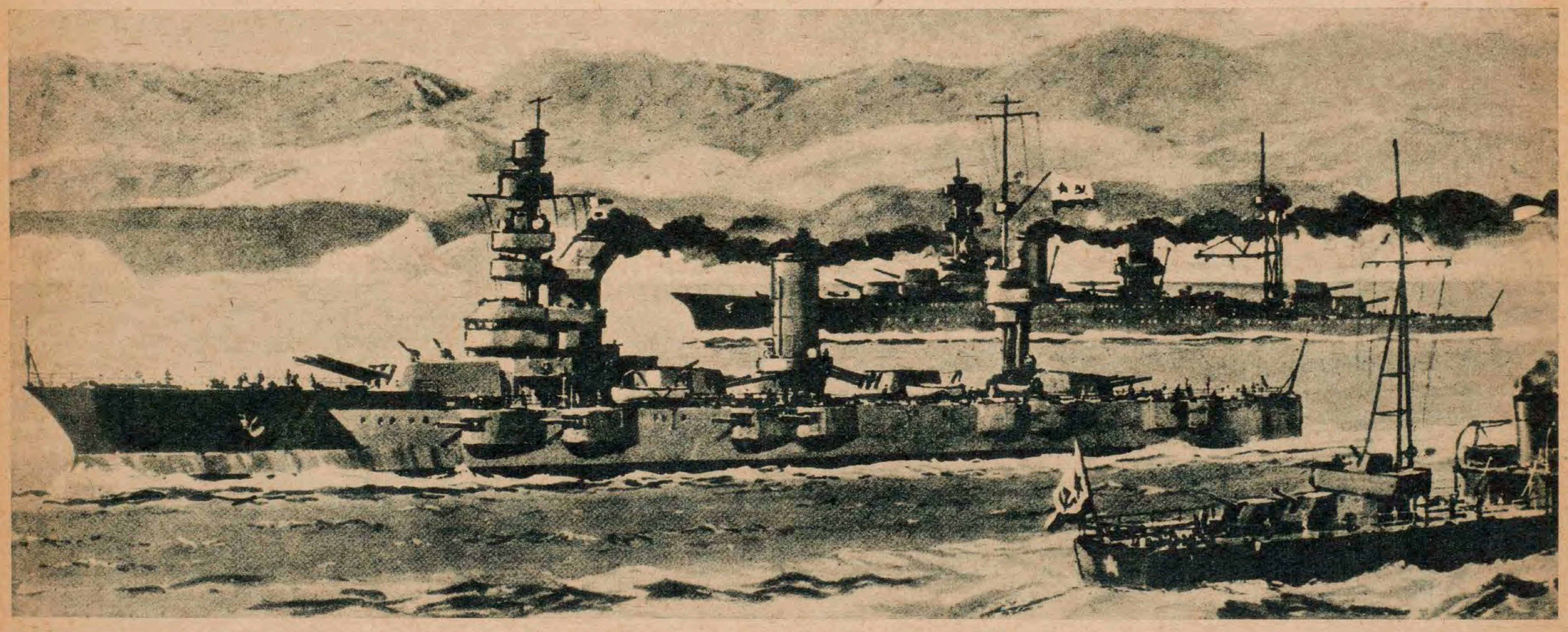
A bord d'un croiseur lourd soviétique, l'équipage s'exerce au maniement d'une pièce. Les croiseurs lourds dont dispose la marine soviétique sont de belles unités rapides et puissamment armées de neuf canons de 180. Au point de vue armement, il faut également citer les torpilleurs de 2.900 tonnes qui possèdent 5 ou 6 pièces de 130 millimètres et de 6 à 9 tubes lance-torpilles.

350.000 TONNES RÉPARTIES SUR 5 MERS

De par sa situation géographique, la Russie est obligée d'avoir quatre flottes principales : flotte de la Baltique, flotte du Nord (océan Arctique et mer Blanche), flotte de la mer Noire et flotte du Pacifique. Elle doit également entretenir des flottilles en mer Caspienne et sur les fleuves Dniepr et Amour. Cette situation particulière oblige le commandement russe à disposer du plus grand nombre de navires possible et, partant, à pratiquer surtout une politique de construction de petites unités. Au mois d'avril 1940, la flotte russe était constituée par trois cuirassés entrés en escadre avant 1914 et qui ont surtout un intérêt rétrospectif, de quatre croiseurs légers dont deux ont été construits en 1903 et deux ont été lancés en 1915 et achevés en 1928, trois croiseurs lourds modernes dont le « Kirov » et le « Maxim Gorki », navires de 8.000 tonnes, très rapides et armés de 9 canons de 180, 58 torpilleurs dont 11 de 2.900 tonnes et 30 de 700 à 1.800 tonnes, de 130 à 150 sous-marins dont 30 à 50 sont en service en Extrême-Orient, un porte-avions de 9.000 tonnes, le « Stalin », et un nombre important de canonnières, de mouilleurs de mines et de vedettes lance-torpilles. Le tonnage global de la flotte soviétique est d'environ 350.000 tonnes. Un certain nombre d'unités sont en construction, notamment 2 porte-avions, 2 cuirassés de 35.000 tonnes, 5 croiseurs lourds et divers destroyers, torpilleurs et sous-marins. Les bases principales de la flotte soviétique sont, dans la mer Blanche et l'Arctique : Arkangelsk, Poliarhoé et Mourmansk ; dans la Baltique : Cronstadt ; dans la mer Noire : Sébastopol ; et en Extrême-Orient : Vladivostok. Le commandant en chef des forces navales soviétiques est l'amiral Nicolas Kousnetzov, âgé de 36 ans, et certainement l'amiral le plus jeune du monde. Pour éviter que leurs forces navales ainsi réparties entre plusieurs mers soient coupées les unes des autres en cas de guerre, les Russes se sont efforcés d'établir des liaisons entre les différentes flottes. Ils ont relié la Baltique à la mer Blanche par le canal Staline. Ils ont, par le canal Moscou-Volga, amélioré la liaison de la Baltique et de la mer Blanche vers la Caspienne, via Moscou. Des travaux sont en cours pour assurer les liaisons Moscou-mer d'Azov-mer Noire et mer d'Azov-mer Caspienne et ouvrir dans l'Arctique une voie commerciale et stratégique Vladivostok-Arkangelsk.



Un marin russe, l'œil fixé sur sa batterie, est prêt à l'action. Les équipages des unités soviétiques reçoivent actuellement un entraînement très poussé.



La base navale de Sébastopol avec, ancrées dans la rade, quelques-unes des unités de la flotte soviétique de la mer Noire. Celle-ci est composée de : 1 cuirassé ancien, 1 porte-avions, 1 croiseur lourd, 3 croiseurs légers, 16 torpilleurs dont 3 de 2.900 tonnes et de 30 à 40 sous-marins. Dans les chantiers russes 1 porte-avions, 3 croiseurs lourds ainsi que plusieurs torpilleurs et sous-marins destinés à cette flotte sont en construction.

Je reviens de Moscou

L'auteur des lignes qui vont suivre est un journaliste danois. Correspondant à Copenhague de grands journaux étrangers, Joachim Joesten s'échappa du Danemark dès que les troupes allemandes y firent leur entrée. Il parvint à gagner la Suède, où il fut interné, pour avoir pénétré dans le pays illégalement. Trois mois après, il fut relâché, mais on lui imposa comme condition d'avoir à partir immédiatement. Il partit alors pour le Japon, via la Russie et la Sibérie. Ayant séjourné pendant six mois en Russie en 1932, notre confrère a pu comparer ce qu'était cette dernière à cette époque-là à ce qu'elle est maintenant. C'est le résultat de ces observations que nous livrons à nos lecteurs, en laissant évidemment à l'auteur toute la responsabilité des opinions émises.

Le 1er mai à Moscou. Ouvriers et ouvrières organisent, ce jour-là, une grande parade à travers les rues de la ville. Les voici massés sur la Place Rouge. Dominant les têtes, des portraits géants des chefs soviétiques.

J'avais décidé de quitter Moscou, en compagnie de ma femme. Et, bien que nous fussions mariés depuis à peine deux semaines, je savais bien que ce voyage n'aurait rien du classique voyage de noces, car j'avais entendu parler, depuis longtemps déjà, de l'état défectueux dans lequel se trouvait le réseau ferré de l'Union Soviétique. Néanmoins, j'étais encore assez naïf pour croire qu'il suffisait de se présenter au guichet des chemins de fer pour obtenir, contre payement il va de soi, les billets que l'on désirait. Je revins rapidement de mon erreur !

Ayant, en effet, demandé deux billets de première, ou de seconde classe, pour Vladivostok, pour le lendemain, il me fut répondu que le Transsibérien ne partait que deux fois par semaine, à des jours non fixés à l'avance. Et qu'au surplus, il était présomptueux de ma part de vouloir choisir la classe dans laquelle je désirais voyager. Cela fit que, jusqu'à la veille du départ, nous ne savions nullement quand nous partirions. Et quand nous l'apprîmes, on nous remit deux billets de troisième classe !

Avant de décrire le voyage, laissez-moi vous dire quelques mots sur Moscou, où j'ai séjourné pendant six mois en 1932. La comparaison entre ce séjour et celui que je viens de faire ne manque pas de présenter quelque intérêt.

L'ODEUR DE MOSCOU

Dès que l'avion qui nous amena, ma femme et moi, dans la capitale de l'Union Soviétique eut atterri, je sentis que la ville n'avait pas changé depuis mon séjour en 1932. Et quand je dis « sentis », j'entends employer le terme dans son sens littéral ! En effet, cette ville (pour ne pas dire toute la Russie !) a une odeur fétide, très distincte des odeurs de toutes les autres villes du monde. Il faut réellement faire un effort pour ne pas se laisser abattre par cette atmosphère toute spéciale à la capitale du bolchevisme.

PROGRES...

Durant ces huit dernières années, un progrès certain a été fait. Les gens semblent être mieux nourris, mieux vêtus, surtout pour ce qui concerne les pardessus et les chaussures. Les Moscovites paraissent également être mieux logés. Quant aux queues devant les magasins d'alimentation, elles ne sont plus du tout celles que je vis il y a quelques années. Les magasins de confections et de toute autre espèce d'articles sont mieux approvisionnés qu'auparavant. D'autre part, le nombre des mendiants a baissé. Je dois dire, toutefois, qu'à Vladivostok, par exemple, les queues devant les magasins d'alimentation m'ont paru encore suffisamment longues.

Mais, malgré les progrès réalisés, le « standard » de vie des Russes, comparé à celui des Américains, ou des habitants de l'Europe occidentale, est lamentablement bas. Ainsi, on rencontre encore des gens en haillons, dont les mains et les visages sont d'une saleté indescriptible, et très souvent rongés par la petite vérole. Les femmes russes — sans doute parce qu'elles n'en ont pas les moyens — sont très mal habillées. Mais cela ne les empêche pas de s'enduire de cosmétiques qui sentent forts ! A les voir ainsi mal fagotées, fardées violemment et sans aucun art, les ongles peinturlurés dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel, etc., on éprouve une sensation de malaise.

JE CHERCHE UN SOURIRE...

A Moscou, le trafic a considérablement augmenté. On y rencontre aujourd'hui — chose qui était rare il y a huit ans — un grand nombre d'excellents taxis et de voitures privées. Quant au mètro souterrain, il est de loin, au point de vue conception et esthétique, le plus beau de tous ceux existant dans le monde. Malheureusement cette admirable pièce d'art mécanique et artistique perd de sa grandeur lorsque, pour y accéder, on doit traverser des rues d'une propreté plus que douteuse.

Si j'ai constaté des transformations « physiques », je n'en ai relevé aucune dans le domaine moral. Les gens ont, en effet, l'air d'être de plus en plus tristes. Leurs visages sont peut-être moins hagards qu'en 1932, mais en aucune façon ils ne semblent être plus heureux qu'à cette époque. J'ai vu des visages aux traits arrogants, hautains, fins, beaux, résignés, etc., mais aucun d'entre eux ne reflétait la joie de vivre. Ma femme, dont c'était la première visite en Russie, ne cessait de s'étonner de ne jamais voir quelqu'un rire, ou même sourire ! Où se cachaient donc ces visages souriants que nous montrent les brochures de propagande soviétiques répandues à l'étranger ?



Les Russes sont, pour la plupart, familiarisés avec les choses militaires, bien avant qu'ils ne soient appelés pour leur période de service obligatoire. Dans un centre d'entraînement de Moscou, un instructeur explique à de jeunes travailleurs le maniement des armes à feu.

LE VOYAGE DE RETOUR

S'il me fallait qualifier le Transsibérien, je dirais qu'en tant qu'instrument de torture, il est parfait ! Durant neuf journées, qui paraissaient interminables, et neuf nuits sans sommeil, il vous cahote, à travers des nuages de poussière et de saleté, le long de l'immensité infinie de la Sibérie soviétique. Le wagon de troisième classe dans lequel nous nous trouvions avait exactement tout le confort que l'on pourrait trouver dans un fourgon à bétail ! La journée durant, nous étions installés sur une dure banquette en bois, et le soir, l'administration, prévoyante et généreuse, nous offrait des matelas, des draps et des couvertures lesquels, il est inutile de l'ajouter, étaient infestés de vermine.

Par-dessus le marché, les braves douaniers nous avaient confisqué (provisoirement il est vrai, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée), en plus de mes documents personnels, tous nos articles de toilette, et même nos allumettes et la poudre insecticide qu'il y avait dans nos valises. Et il était impossible d'acheter un de ces objets dans une quelconque gare intermédiaire.

Nos compagnons de compartiment étaient un couple de réfugiés polonais. Leurs bagages étaient si volumineux que les douaniers avaient renoncé à les contrôler tous ! Ce qui faisait qu'ils étaient demeurés dans le compartiment, au grand dam de nos pauvres pieds, sur lesquels ils zigzaguaient continuellement. Quand nous nous décidions à les mettre dans le couloir, c'était le contrôleur qui protestait et nous les renvoyait brutalement, sans pitié aucune pour nos orteils meurtris.

En plus de ses valises, le ménage avait un bébé qui pleurait du soir au matin, et vice versa. La seule chose qui atténuait ses cris, c'était la radio. Il faut vous dire qu'en Russie soviétique la radio est installée dans tous les trains et dans les wagons de toutes les classes. Jour et nuit, le maudit appareil nous assourdissait de discours enflammés sur la classe ouvrière, et, quand les orateurs avaient épuisé leurs thèmes, c'était au tour des marches militaires de venir torturer nos tympans.

Mais il y avait encore pire que cela. L'administration était supposée devoir nous fournir une ration d'eau pour les besoins de notre toilette. Mais il faut croire que la doctrine communiste considère le fait de se laver minutieusement comme une vertu spécifiquement bourgeoise, et à laquelle elle refuse énergiquement de s'associer.

Quand nous arrivâmes enfin à Vladivostok, ma femme et moi étions presque à bout. Fatigués, sales, sans sommeil depuis neuf jours et neuf nuits, les tympans complètement troués, nous fûmes fous de joie lorsque, dans l'unique hôtel de la ville, on nous réserva généreusement une chambre... Le lendemain, nous pûmes nous en aller vers le Japon, et céder cette pièce « majestueuse » à plus malheureux que nous.





L'ECRAN DE LA SEMAINE



Sa Majesté la Reine Nazli, accompagnée de la princesse Faiza, a rendu ces jours-ci visite aux réfugiés d'Alexandrie installés à la cité ouvrière d'Embabeh où elle fut reçue par la princesse Chivékiar et un grand nombre de dames du Croissant-Rouge en tête desquelles se trouvait Mme Hussein Sirry pacha, épouse du président du Conseil. Sa Majesté la Reine Nazli visita en détail les installations des réfugiés, s'entretenant avec eux et poussant la sollicitude jusqu'à goûter les aliments préparés à leur intention. On la voit ici conversant, à l'issue de la visite, avec la princesse Chivékiar.

Les Alliés n'ont qu'un seul but

Sur le passé, les Britanniques ne veulent plus revenir et ce trait est un des meilleurs éléments de leur caractère. Ils n'aiment pas les attitudes et les sentiments stériles. A quoi bon récriminer et rappeler à Staline sa grave erreur du pacte germano-russe et toutes ses désastreuses conséquences ? Cela n'avancerait en rien la cause des Alliés et pourrait la compromettre. Or, il s'agit maintenant de gagner la guerre contre un ennemi commun.

L'attitude actuelle du gouvernement britannique ne comporte aucun sacrifice de doctrine politique, aucune concession à des idées précédemment condamnées et Churchill a eu bien soin de le dire dans son discours. Ce qu'il faut faire, c'est unir les forces, en ignorant les questions de régime intérieur, collaborer dans le moment présent contre le danger le plus pressant.

On imagine la déception d'Hitler — car il avait réellement cru à une division dans le camp des Alliés, surtout des Anglo-Américains, au sujet d'un appui à donner aux bolchevistes. On croit même que la fuite de Hess n'aurait été qu'une comédie, montée en collaboration avec le Führer. N'oublions pas que Rudolf Hess était pour la guerre contre la Russie. En tant que premier confident d'Adolf Hitler, il ne pouvait ignorer que cette guerre avait été décidée. Sa fuite aurait dû avoir lieu à la signature du pacte germano-russe, non à sa dénonciation.

Si donc il a voulu se trouver en Angleterre au moment du conflit, c'est vraisemblablement dans l'espoir de convaincre l'Angleterre de son intérêt à conclure une paix avec Hitler pour écraser le communisme.

Mais la tentative a fini lamentablement et Rudolf Hess, autant que son maître, en ont été pour leurs frais d'imagination.

N'oublions pas non plus la proposition de von Papen à l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Ankara, de faire une combinaison anglo-allemande contre les Soviets — proposition qui fut repoussée avec dédain par l'ambassadeur britannique.

Rien ne pourra distraire l'Angleterre de son but suprême : abattre Hitler et le national-socialisme. Toute sa volonté tendue en un effort tenace, farouche et de plus en plus efficace, elle continue à mener la lutte contre l'Allemagne, avec des chances accrues, dont la guerre germano-russe constitue une des plus intéressantes.

Une mauvaise affaire pour l'Allemagne

Bien que rien ne soit impossible, on ne veut pas envisager une écrasante victoire des armées russes sur les armées allemandes, mais on envisage sérieusement un piétinement et un affaiblissement des forces hitlériennes. Chaque bombe allemande jetée en Russie est un renforcement de la puissance anglaise qui doit finalement avoir le dessus. De même pour chaque avion, chaque tank et chaque canon détruits par les Russes, alors qu'à la même minute, l'Angleterre s'enrichit d'un avion, d'un tank, d'un canon de plus.

On prévoyait pour cet été un grand choc à l'ouest, Allemagne-Angleterre. Hitler, à cause de la guerre germano-russe, doit le remettre à l'été prochain, donnant ainsi à la production de guerre anglaise et américaine une année de plus, dans laquelle elle atteindra son maximum. Et pas une année de chômage de la R.A.F., mais une année de bombardement intensif de la région industrielle allemande, de toutes ses usines de guerre. Posée ne fut-ce que sur ce plan assez modéré, la guerre germano-russe devient réellement une mauvaise affaire pour l'Allemagne, un des éléments qui renverseront finalement la situation militaire, qui contribueront à amener la capitulation de l'Allemagne.

Jusqu'à présent, pas de grand choc entre armées brunes et rouges, car les Russes avaient fortifié les nouvelles frontières stratégiques acquises par la guerre de Finlande, la mainmise sur les Etats baltes, la Bessarabie et une partie de la Pologne. Mais ces territoires ne sont considérés que comme première ligne de défense et non comme ligne principale, celle-ci étant la frontière ancienne, minutieusement et lentement fortifiée, en une quinzaine d'années de préparatifs militaires. C'est à cette frontière — d'après les prévisions des Allemands — que se dérouleront les grandes batailles décisives et ils en sont encore bien loin, après une semaine de combats.

Maintenant ou jamais !

Les hommes d'Etat et les chefs militaires de Tokio doivent, en ce moment, traverser une des heures les plus critiques de leur existence. C'est maintenant ou jamais qu'ils doivent entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne. Et la décision n'est pas facile.

De prime abord, le Japon devrait seconder militairement le Reich puisqu'il se bat contre son ennemi principal, mais... Et en politique les « mais » l'emportent sur « il faut ».

Mais l'Allemagne, il y a un an, avait trahi les intérêts japonais en signant le pacte Ribbentrop-Molotov; elle avait permis à la Russie de menacer le Japon engagé dans la guerre de Chine et de l'obliger à en distraire une partie de ses forces ; mais pour sa bataille avec l'Allemagne, la Russie n'a pas rappelé son armée d'Extrême-Orient, commandée par le redoutable Vassili Blücher et qui avait déjà, toute seule, donné une rude leçon aux Japonais ; mais une guerre contre la Russie est une occasion offerte à Tchang-Kaï-Chek de reprendre l'offensive et aux Etats-Unis d'entrer en guerre...

De même pour l'Espagne.

Franco, qui n'a jamais tenu à se mêler d'une guerre européenne, a depuis deux ans décliné les sollicitations de l'Axe, sous prétexte qu'il a fait sa révolution contre les bolchevistes et qu'il ne pouvait se battre aux côtés de l'Allemagne qui avait signé un pacte avec Moscou.

Berlin se bat maintenant contre Moscou ; les derniers scrupules du Caudillo devraient théoriquement tomber, mais son hésitation persiste et deux grandes réunions du cabinet espagnol n'ont fait que confirmer sa neutralité. Les agents nazis ont même eu recours aux incidents artificiellement provoqués, mais en vain. C'est que Hitler, par sa campagne actuelle, ne peut effacer le souvenir de ce pacte qui a été une véritable trahison de ses opinions et de ses alliés; trahison qu'il peut re-

LE FILM EGYPTIEN

Le Premier Ministre vient de se révéler un tacticien parlementaire remarquable, bien qu'il n'ait pas derrière lui une carrière politique. Depuis quelques jours, l'atmosphère de la Chambre devenait trouble. Les orateurs interpellant le gouvernement sur l'organisation de la Défense Passive, se laissaient entraîner un peu loin et voulaient faire endosser à ce gouvernement les fautes de ses prédécesseurs. L'opposition exploitait à fond ces interpellations et donnait nettement l'impression de vouloir acculer le ministère à une impasse.

Sirry pacha n'attendit pas l'attaque et déclencha lui-même une offensive surprise. Alors que l'opposition croyait avoir devant elle plusieurs jours pour organiser la suprême attaque, combiner peut-être un vote de méfiance, le chef du gouvernement prend les devants et demande à la Chambre de se prononcer immédiatement sur la question de confiance. Les opposants furent désorientés : ils essayèrent de se dérober, mais le Premier Ministre ne se prêta pas à la manœuvre et insista ; il eut un vote de confiance à une forte majorité.

Ce succès est une des étapes marquantes de la carrière politique de Sirry pacha.

* * *

La position du gouvernement raffermie, stabilisée, on en réalisa aussitôt les conséquences pratiques : un remaniement du cabinet et des mesures pour le vote rapide du budget.

Le remaniement s'accomplit dans la logique du vote de majorité : la Chambre est divisée en deux grands partis, les saadistes et les libéraux. Les saadistes ont voté contre le cabinet ; il ne pouvait plus être question de les associer au pouvoir. Les libéraux, déjà représentés au sein du cabinet, avaient voté comme un seul homme pour lui et devenaient d'une manière définitive l'axe de sa majorité.

Ils devaient donc avoir une plus grande part au gouvernement. Le Premier leur offrit deux portefeuilles supplémentaires, qui furent attribués à Rachouan Mahfouz pacha, ancien ministre, et l'honorable Ibrahim Dessouki Abaza. Rachouan pacha a déjà été ministre de l'Agriculture et devient, cette fois-ci, ministre du Commerce et de l'Industrie.

Quant à l'honorable Dessouki Abaza, il fit autrefois une courte carrière administrative, puis se lança dans la politique. Il devint député et secrétaire général du parti libéral, puis vice-président de la Chambre. C'est son premier portefeuille ministériel et il débute par les Affaires Sociales dont le titulaire, Abdel Galil Samra pacha, passe à l'Approvisionnement, où son énergie n'est pas déplacée.

Salib Samy pacha devient ministre des Affaires Etrangères. Permutation judicieuse, car Salib pacha est un remarquable cerveau de juriste, familiarisé avec les problèmes internationaux. Et dans les relations avec les diplomates étrangers, dans des circonstances difficiles, sa pondération et sa patience aplaniront beaucoup de difficultés.

* * *

Pour le budget, il n'y a plus de raison de le faire traîner, maintenant que la question de pure politique est liquidée par le vote de confiance. Il ne reste plus à la Chambre que le budget de deux ministères à discuter et l'on prévoit que tout sera fini dans quinze jours... et vivent les vacances parlementaires.

Ministres et députés méritent certainement un long repos, car, depuis quatre ou cinq mois, ils ont durement travaillé. Mais pour les ministres, ce ne sera évidemment qu'un repos relatif.

nouveler, si ses intérêts l'exigent de nouveau. Se battre contre la Russie, c'est se battre indirectement contre l'Angleterre et les Etats-Unis. l'Angleterre qui a donné un grand coup de main à l'Espagne pour son redressement économique, les Etats-Unis qui pourraient arrêter leur ravitaillement et acculer l'Espagne à une grave situation. Ici encore, comme pour le Japon, les « mais » semblent l'emporter.

Nous verrons peut-être l'envoi symbolique d'un corps auxiliaire espagnol, mais pas plus.

La Suède, suivant la politique inaugurée pendant la guerre de Finlande, se prête passivement à certaines exigences allemandes comme le passage des troupes, mais ne veut point se battre pour une domination allemande.





LA VÉRITÉ SUR LA

Les 2 MAUVAIS

par ELIE J. BOIS

ancien rédacteur en chef du "Petit Parisien"

M. Paul Reynaud a eu deux mauvais génies, une femme et un homme. La femme s'appelait Hélène des Portes. Elle appartenait à une famille bourgeoise de Marseille. Née Rebuffet, elle était — grâce à un mariage avec un aristocrate que sa jeunesse et sa personnalité avaient ébloui — devenue comtesse et avait acquis, par la même occasion, le droit de tenir salon et de grouper autour d'elle des écrivains, des journalistes et des politiciens. L'homme s'appelle Paul Baudoin. Il occupait les fonctions de ministre des Affaires Etrangères au moment de la signature de l'armistice de juin 1940. Il est impossible de dire si Paul Reynaud, qui déclara à plusieurs reprises qu'il gagnerait la guerre, aurait effectivement tenu sa promesse s'il n'avait pas connu cette femme et cet homme et s'il n'avait pas subi l'influence combinée de leurs idées. Le rôle que l'un et l'autre ont joué dans la capitulation de la France est, en tout cas, de ceux que l'on doit souligner. C'est au livre de Elie J. Bois intitulé « The truth about the tragedy of France » que nous empruntons ce chapitre. (1)

Hélène des Portes n'existe plus. Elle est morte quelque temps après l'armistice dans un accident d'auto, au tournant d'une route, et sa disparition fut, en quelque sorte, un enseignement pour tous ceux qui pensaient que la défaite de la France allait leur permettre de réaliser tel de leurs rêves ou telle de leurs idées. Etait-elle belle de son vivant ? A cette question, on saurait difficilement répondre par l'affirmative. Hélène des Portes était simplement élégante et gracieuse. Et encore existait-il en France une quantité de femmes plus élégantes et plus gracieuses qu'elle. Elle n'était pas de toute première jeunesse. Mais elle était une fervente de la culture physique, ce qui lui avait permis de conserver à sa démarche une grande souplesse et à ses membres une vive agilité. Son visage était légèrement anguleux. Son teint, certains jours, était blême. Ses traits et ses paupières portaient les traces d'une existence agitée. Sa voix, assez aiguë, cherchait à dominer beaucoup plus qu'à plaire. A certains moments, Hélène des Portes tout entière paraissait désagréable, haïssable. Elle le voulait ainsi. Elle était, en effet, animée par-dessus tout de l'esprit de la contradiction. Elle était ardente et rude. Mais elle était surtout audacieuse. Elle avait un tel mépris des obstacles et des difficultés qu'elle inspirait un sentiment de crainte à tous ses rivaux, qu'ils appartinssent au monde des salons ou à celui de la politique. Elle allait ordinairement droit au but. Mais cela ne veut pas dire qu'elle ne savait pas, à l'occasion, faire preuve d'artifice et de dissimulation. Quand il le fallait, elle savait recourir à l'intrigue, aux calomnies et aux commentaires perfides. Mais, encore une fois, elle préférait l'attaque directe, à laquelle elle donnait souvent une forme violente et qui, plus que toute autre chose, était de nature à satisfaire son goût de la domination.

L'entourage de Reynaud

Cette tendance à commander, à tenir les rênes et à brandir, à l'occasion, le fouet, aurait dû normalement faire d'elle une dompteuse de lions ou une écuyère de cirque. Son destin, qu'elle contribua largement à forcer, la fit passer d'un modeste milieu de province aux salons de Paris et aux cabinets des ministres et c'est, non pas autour d'une piste, mais dans l'arène politique qu'elle devait connaître le succès. Pour exercer ses talents, elle fixa son choix sur un étalon de prix, que tout le monde considérait comme rebelle, mais qu'elle parvint à placer entièrement sous son contrôle. Un ami, pourvu d'un certain don d'observation, me faisait remarquer certain jour, après avoir longuement considéré M. Paul Reynaud et Hélène des Portes : « Elle donne beaucoup plus l'impression de Diane sonnant la charge que de Vénus couvant sa proie. »

Leur association avait, après un temps assez long, fini par être reconnue et admise. Si M. Paul Reynaud n'était pas des plus appuyés au Parlement où son indépendance d'esprit avait fait de lui un homme au-dessus des partis, il jouissait, dans le monde des affaires, dans celui du barreau et de la magistrature, dans le journalisme et dans la société parisienne, de sympathies et d'amitiés nombreuses. Hélène des Portes fut repoussée par quelques-uns des amis de Paul Reynaud. Mais la majorité, cependant, consentit à l'accueillir. Elle eut, d'ailleurs, la grande habilité de choisir, dans le cercle d'amis de Paul Reynaud, un certain nombre de personnes qui, dès le début, lui furent dévouées au moins autant qu'à lui. Elle avait assez de clairvoyance pour que les personnes ainsi choisies fussent parmi les plus énergiques et les plus habiles de l'entourage de Paul Reynaud. Mais elle n'avait pas assez de tolérance pour admettre que l'un des amis ou l'un des collaborateurs de l'homme d'Etat pût faire preuve à son égard d'indépendance ou même simplement d'indifférence.

Même s'ils ne lui devaient pas les postes qu'ils occupaient, elle exigeait qu'ils subissent son influence, admettant, par ailleurs, son immixtion dans des affaires qui, normalement, n'auraient pas dû la concerner. C'est parce qu'il avait méconnu cette exigence que l'un des plus anciens et des plus dévoués collaborateurs de Paul Reynaud, M. Palewski, qui aurait pu, aux moments critiques, exercer une influence bienfaisante sur le président du Conseil, dut abandonner ses fonctions. Il s'était, certes, attiré de nombreuses inimitiés, notamment de la part de M. Daladier, contre lequel il avait, à un moment donné, entrepris une véritable campagne. Mais c'est Mme des Portes qui est, avant tout, responsable de son départ. Elle réclama sa démission et, par la suite, s'opposa à ce qu'il reprît son poste. L'erreur que Paul Reynaud commit en s'inclinant devant la volonté de celle que ses amis appelaient Mme la Présidente est une des plus lourdes que l'on puisse lui imputer. Car Palewski était doué d'un sens politique profond et il aurait pu, notamment au moment où Paul Reynaud constitua son cabinet, l'empêcher de commettre certaines erreurs graves.

La comtesse intrigue dans les salons

Jusqu'au jour où Paul Reynaud assuma la présidence du Conseil, Hélène des Portes fit preuve d'une certaine discrétion dans la manifestation de ses sentiments. Je l'ai, de mes propres oreilles, entendue déplorer la froideur des rapports qui existaient entre Paul Reynaud et Edouard Daladier et les divergences incessantes qui les séparaient. A tout venant, Hélène des Portes déclarait qu'il était indispensable de créer entre les deux hommes, sinon un sentiment d'amitié, du moins des courants de mutuelle compréhension. En janvier 1940, cependant, lorsqu'elle commença à appuyer dans les salons mondains et dans les cercles politiques la candidature de Paul Reynaud comme chef du gouvernement, elle entreprit ouvertement une campagne de vives critiques contre le président du Conseil. Mis au courant de ce qui se tramait contre lui, Daladier fit preuve à l'égard de Paul Reynaud d'une hostilité encore plus grande. D'aucuns prétendent que, dès ce moment, Hélène des Portes professait sur la situation militaire des opinions défaitistes. Elle entra en contact avec le parti de Georges Bonnet aux manœuvres souterraines duquel elle participa à plusieurs reprises. Pourquoi agit-elle de la sorte ? Est-ce par conviction ? Est-ce pour rallier à Paul Reynaud le plus de gens possible ? Il est vraisemblable qu'elle fut guidée par ces deux mobiles à la fois. Quoi qu'il en soit, la tendance au défaitisme qu'elle manifesta dès ce moment ne fut pas sans avoir des répercussions sur les sentiments de Paul Reynaud dont l'énergie et la confiance allaient, par la suite, être d'ailleurs graduellement ébranlées.

Douée, comme elle l'était, d'une vive intelligence, Hélène des Portes aurait dû, normalement, et dans son propre intérêt, adopter une attitude diamétralement opposée à celle à laquelle elle se rangea. Elle était ambitieuse, elle avait soif de pouvoir et de domination, elle visait à atteindre les plus hauts sommets possibles. Raisonnablement, elle aurait dû faire sienne la formule de Paul Reynaud : « Je gagnerai la guerre », une victoire signifiant la réalisation de ses rêves les plus audacieux. Paul Reynaud ayant gagné la guerre, elle aurait partagé sa fortune et sa gloire. El-

(1) Voir *Images* Nos. 614 et 615.

TRAGÉDIE DE LA FRANCE

GENIES de Reynaud

le aurait pris une éclatante revanche sur ceux qui la combattaient, ou simplement refusaient de se soumettre à son influence. Elle aurait pu — qui sait ? — prétendre à l'Elysée, être la première dame de France.

Mais non. Hélène des Portes, dès le premier moment, se refusa à aider Paul Reynaud à gagner la guerre. Elle s'en alla, répétant à qui voulait l'entendre : « Paul est fou. Il dit qu'il gagnera la guerre. Nous ne pouvons pas gagner la guerre. Tout ce que nous pouvons gagner, c'est la défaite. Oui, la défaite. »

A la suite de quelles circonstances, cette femme en arriva-t-elle ainsi à méconnaître ses intérêts les plus immédiats ? Qui donc l'influença de la sorte ?

Qui ? Paul Baudoin.

Au fur et à mesure que les jours passaient, il s'emparait de son esprit, devenait le dictateur de sa conscience. Un moment arriva où elle fut incapable de penser autrement qu'à travers lui. Elle devint littéralement obsédée par ses opinions, ses sentiments. Lui, de son côté, épousa ses haines et ses projets de vengeance.

A eux deux — lui, le collaborateur et l'ami, elle, la compagne et l'Egérie — ils devaient travailler, chaque jour, chaque minute, chaque seconde, à pousser Paul Reynaud plus avant sur la voie de la capitulation.

Paul Baudoin, inspecteur des Finances

Qui était Paul Baudoin ? Au moment où il fut, à la fin du mois de mars 1940, nommé par Paul Reynaud secrétaire du cabinet de guerre et sous-secrétaire d'Etat au ministère des Affaires Etrangères, son nom n'était familier qu'à très peu de gens. Jusque-là, en effet, il avait vécu dans une demi-obscurité dont il n'était sorti qu'à de très rares reprises pour publier un article ou une étude exprimant certaines vues qui lui étaient chères.

Paul Baudoin appartenait à la fameuse corporation des Inspecteurs des Finances qui a donné à la France tant de politiciens et d'économistes éminents et aussi, malheureusement, tant d'esprits improductifs et fermés. Il n'existe habituellement pas de milieu pour ceux qui sortent de cette corporation. Les candidats à l'inspectorat des Finances sont soumis à un exceptionnel travail intellectuel qui, ou bien atrophie leur esprit pour le reste de leur existence, ou bien développe puissamment leurs facultés. De la première catégorie de candidats, on ne peut rien attendre. Les autres, par contre, réussissent rapidement à occuper des postes éminents dans des établissements financiers importants. Ils y sont accueillis par d'autres produits de leur corporation, plus âgés et plus expérimentés qu'eux, qui les conseillent et leur indiquent la voie à suivre, étant donné qu'une étrange solidarité unit tous ceux qui ont adopté cette profession. Entre eux, ces financiers se combattent parfois et se critiquent. Mais, vis-à-vis des autres milieux, ils mettent un point d'honneur à ne former qu'un seul bloc, largement aidés en cela par la prétention qu'ils ont d'être supérieurs au reste de l'humanité.

Par ses pairs, Paul Baudoin était considéré comme l'un des plus intelligents et des plus ambitieux représentants de la corporation. Depuis sa naissance il avait été servi, d'une part, par des appuis solides, d'autre part, par des dons véritables qu'il aurait dû, dans l'intérêt général, exercer dans les conseils d'administration et les bureaux du ministère des Finances plutôt que dans la politique. Sa carrière, en tout cas, évolua conformément à la tradition. Il quitta la rue de Rivoli pour assumer la direction de l'un des plus importants établissements financiers de France : la banque d'Indochine. Il détenait, à ce titre, un pouvoir financier considérable. Mais cela ne lui suffisait pas. Il sentait qu'il avait en lui l'étoffe d'un gouvernant. A le voir aller et venir dans le monde des affaires, dans les cercles politiques dont les portes s'ouvraient largement devant lui et dans les salons où il ne montrait jamais son vrai visage, très peu de



Paul Baudoin, alors sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, soumettant un document à Paul Reynaud, à l'issue d'une réunion du cabinet de guerre dont il était également le secrétaire.

gens pouvaient se douter qu'il était dévoré par l'ambition du pouvoir. Cette ambition, à vrai dire, était loin d'être de qualité vulgaire. Elle ne se serait pas contentée d'un fauteuil dans un bâtiment gouvernemental ou d'un titre de ministre sur une carte de visite. Il savait parfaitement ce que valaient la politique et les politiciens et ce n'est pas pour ressembler à ces derniers qu'il voulait être un chef. Je doute qu'il eût jamais consenti à solliciter de la masse un quelconque mandat, et cela d'autant plus qu'il nourrissait un profond mépris pour la foule et qu'il n'aurait voulu à aucun prix lui être redevable de la satisfaction de l'ambition qui le tenaillait.

Un apôtre et un ambitieux

Son rêve, qui s'alimentait à des sources religieuses, était d'être une espèce d'apôtre et d'exercer une influence sur l'esprit et la volonté des masses. Il se comparait volontiers tantôt à un poète, tantôt à un saint, tantôt à un élu. Avec une telle mentalité, il était prêt à accepter tout ce qui aurait pu le mettre en mesure de satisfaire sa foi et son ambition. Ces deux sentiments étaient, chez lui, si intimement mêlés qu'il m'est vraiment impossible de dire lequel, aux heures critiques de la capitulation, l'a exactement inspiré.

Paul Baudoin commença à jouer un rôle public en 1936 lorsque Léon Blum et Vincent Auriol le firent entrer pour la première fois dans un comité d'experts financiers. Jusqu'à la venue au pouvoir de Paul Reynaud, Paul Baudoin se contenta de se mouvoir dans l'ombre, faisant taire la voix de son ambition. Il dut trouver le temps long, car il est loin d'être un homme patient. Il ne perdit pas cependant son temps. Il avait des amis nombreux qui chantaient ses louanges et le décrivaient comme un intellectuel doté d'idées originales. Il suscita la sympathie de beaucoup de gens en se présentant à eux comme tourmenté par des crises de conscience. Au cours de réunions quasi secrètes, il devint le chef d'une espèce de néo-catholicisme qui visait à la régénération de la France. Il inspira, d'autre part, le respect à beaucoup par ses paroles confiantes et l'énergie dont il faisait preuve en toute occasion. Quand il pénétrait quelque part, ce n'était jamais avec timidité et la démarche hésitante. Il donnait l'impression de foncer, la tête la première, comme s'il se préparait à porter un coup à l'estomac à quelque ennemi invisible.

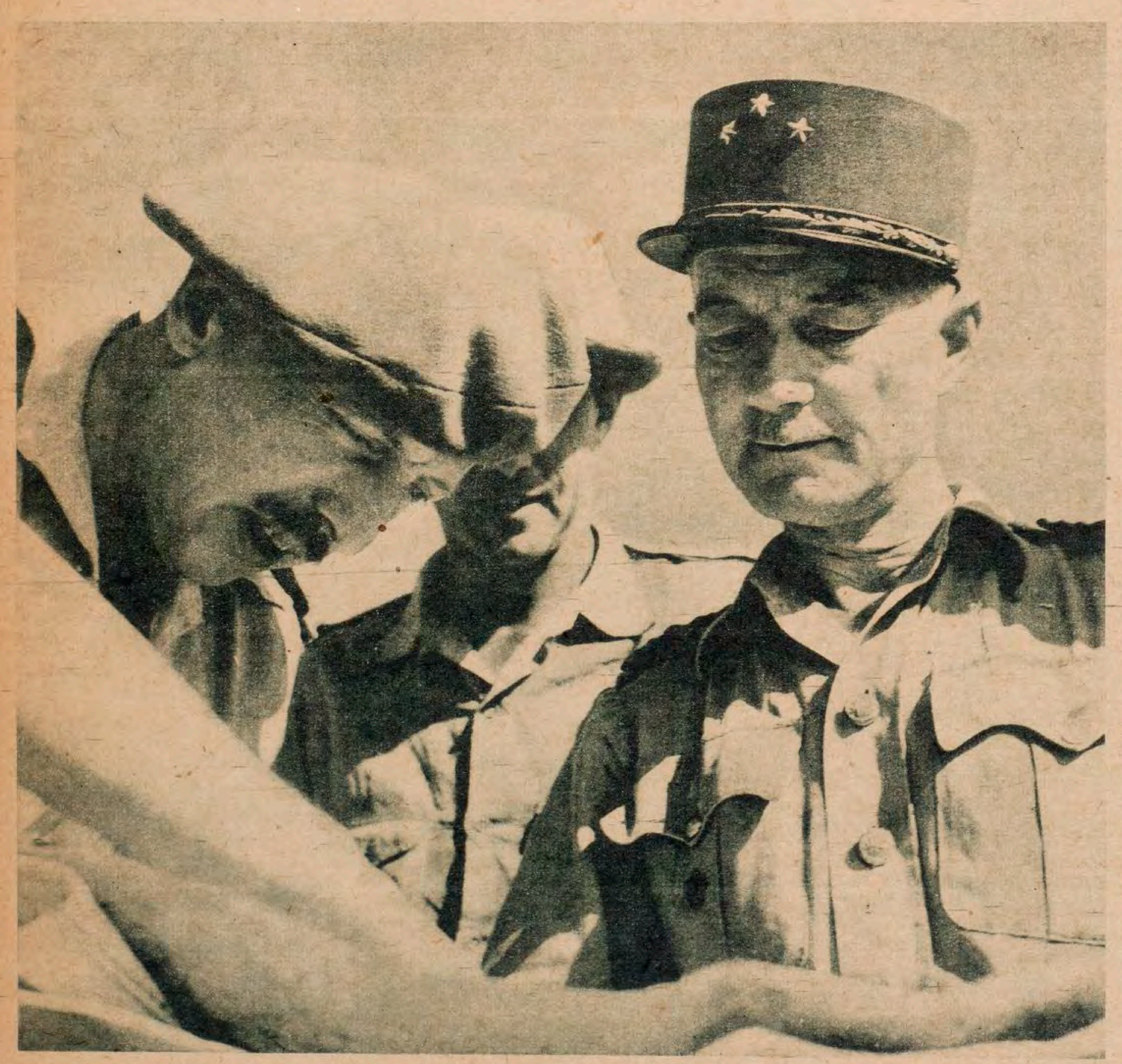
Les messages de Paul Baudoin

Au début de 1938, Paul Baudoin essaya d'attirer sur lui l'attention par une espèce de manifeste intitulé : « Les données du problème français. » Cette étude serait à citer, car elle montre mieux que toute autre chose les opinions professées par le futur ministre des Affaires Etrangères en ce qui concerne les relations franco-allemandes. Contentons-nous, cependant, de dire que Paul Baudoin y pose en principe qu'on ne saurait négliger de tenir compte du facteur représenté par le dynamisme des jeunesses italienne et allemande, que rien ne s'oppose à une entente entre la France et l'Allemagne, et qu'il est nécessaire que les deux pays se comprennent et, même, deviennent amis. Ce manifeste, paru au mois de février dans la « Revue de Paris », fut suivi de deux brochures, ou plutôt de deux messages écrits entre deux voyages à Rome et dans lesquels Paul Baudoin expose, d'une façon assez brumeuse, ses rêves de réforme. Ces brochures sont relativement rares. Elles furent suivies de trois autres messages, rédigés ceux-là durant la guerre. Le premier, intitulé : « Messages et Ethique », conclut à la nécessité de restaurer dans le monde les valeurs morales, tâche qui doit primer toutes les autres. Le second message, écrit à la fin du mois de décembre 1939, traite de la « condition présente de la France ». Il développe les idées suivantes : La non-compréhension de la France et de l'Angleterre ont, après l'autre guerre, encouragé les rêves de domination de l'Allemagne. Il est impossible de rejeter à priori l'idée de négocier avec l'Allemagne tant que la puissance de cette dernière ne se sera pas entièrement effondrée. Dans l'organisation de la paix, il sera nécessaire de tenir compte de l'Italie qui, comme gardienne de la paix dans les Balkans, est appelée à jouer un rôle important en Europe. On ne peut nier l'existence de la grande famille que constituent les nations chrétiennes et romaines. Il conviendra donc de créer une fédération d'Etats catholiques qui trouveront leur unité dans un équilibre politique, spirituel et économique. Entre la nouvelle Allemagne, cette Fédération danubienne, l'Italie, l'Espagne, la France et l'Angleterre, la paix créera des courants d'échanges économiques et moraux. Quant à l'Afrique, do-

(Voir la suite en page 21)

La bataille de Syrie. Deux cavaliers anglais abreuvent leurs montures dans les eaux du fleuve Litani, au sud du territoire syrien. Les unités de cavalerie ont pris une part importante dans les opérations qui se sont déroulées jusqu'ici.

EN SYRIE : LA BATAILLE SE POURSUIT



Le général Legentilhomme, commandant des Forces Françaises Libres en Syrie, discute avec un officier britannique sur le champ de bataille.



Un observateur militaire américain examine un char français capturé par les Forces Françaises Libres en Syrie.



Des soldats australiens, baïonnette au canon, délogent les troupes de Vichy d'une maison du village de Khiam, dans les environs de Marj Ayoun

LES 2 MAUVAIS GENIES DE REYNAUD

(Suite de la page 19)

maine commun et principale réserve de l'Europe, son organisation intérieure sera transformée par un équilibre économique plus largement conçu.

Dans son troisième message, Paul Baudoin, envisageant plus spécialement les problèmes intérieurs, exprime la crainte que provoque chez lui l'éventualité d'une révolution. Il déclare qu'il ne faudrait pas regretter les événements qui se déroulent s'ils sont susceptibles d'épargner à la France le pire des maux : la guerre civile. Il plaide également en faveur d'une modification de l'organisme parlementaire, de façon à ce qu'elle puisse assurer la continuité des décisions d'un pouvoir exécutif renforcé et qui représenterait la véritable élite du pays. Cette idée est reprise dans un dernier message intitulé : « Discernement. Les problèmes de la paix », dans lequel il affirma une fois de plus la nécessité de confier la direction du nouvel ordre de choses à une élite clairvoyante. Se basant sur ce qu'il dénomme un « humanisme chrétien », Paul Baudoin jette, par ailleurs, l'anathème sur les partis et déclare que la France a besoin avant tout d'honnêtes gens, d'audace, de raison, de pureté et de dignité.

Professant une idée aussi haute de lui-même, de ses qualités morales et de sa mission, un tel homme ne pouvait plus s'arrêter une fois lancé. Effectivement, rien ne l'arrêta à partir du moment où il prit pied dans le gouvernement. Paul Reynaud était loin de partager toutes ses idées, mais chaque jour il faisait sienne une des opinions de son collaborateur. Paul Reynaud avait une énergie avant tout verbale. Paul Baudoin, lui, avait une volonté de fer. Dans les moments critiques, il parvenait toujours à arracher au chef du gouvernement une décision à laquelle ce dernier s'était auparavant opposé. « Je combattrais jusqu'à la fin », ne cessait de répéter Reynaud. « La fin est venue », répondait Baudoin.

Durant les derniers jours de Paris et les heures dramatiques vécues à Bordeaux, Paul Baudoin et Hélène des Portes ne cessèrent de faire pression sur Paul Reynaud, accentuant son état de dépression nerveuse, épuisant ses dernières réserves d'énergie, et cela jusqu'au jour où le président du Conseil, désormais incapable de voir les choses clairement et convaincu que tout était perdu, déposa son fardeau et se laissa tomber au bord de la route au bout de laquelle la lumière de l'espoir continuait cependant à briller.

PROCHAINEMENT :

UNE HEURE D'OUBLI

UN NOUVEAU NUMERO SPECIAL D'« IMAGES »



HABITUEZ vos enfants A ÊTRE PROPRES

Féminités



Il ne faut pas attendre que les enfants soient en âge de comprendre la nécessité d'être propres pour les accoutumer à bien faire leur toilette. Dès les premiers mois, baignez-les tous les jours, afin qu'ils s'habituent à l'eau, brossez leurs cheveux, même s'ils n'ont que quelques boucles, lavez leurs dents dès qu'ils en ont, nettoyez leurs oreilles à l'eau de Cologne avec un tampon d'ouate, quotidiennement. Et ainsi, d'abord vous aurez la joie d'avoir un bébé propre et parfumé, ensuite il sera aussi de bien meilleure humeur.

Lorsqu'il fait très chaud, ajoutez une pincée de bicarbonate de soude à son bain, puis, après avoir bien séché l'enfant, poudrez-le avec un bon talc parfumé à la lavande. Laissez-le jouer, pendant quelques instants, tout nu, après son bain, cela lui donnera l'occasion d'exercer un peu son petit corps. Evitez aussi qu'il suce son pouce : cette habitude finit par déformer le palais et rend souvent plus difficile la poussée des dents.

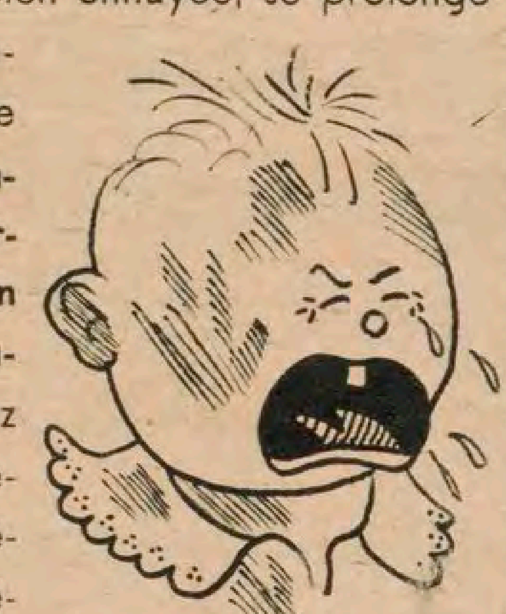
Dès cinq ans, obtenez de vos enfants qu'ils commencent à se lever seuls. Consacrez une demi-heure par semaine à leur donner leur bain vous-même, de façon à vous assurer qu'ils ne se négligent pas trop. Mais exigez qu'ils se lavent chaque jour. Arrangez-vous pour leur rendre la tâche aussi commode que possible en leur fournissant, par exemple, une brosse à ongles douce, un bâtonnet d'oranger, une brosse à dents de couleur vive, un gant de toilette multicolore, etc... Faites-leur bien remarquer que ces différents objets leur appartiennent, ce qui leur donnera tout de suite du prix et rendra la toilette elle-même plus agréable.

Obtenez de votre fillette qu'elle brosse ses cheveux dans tous les sens, chaque soir avant d'aller dormir. Vous lui assurerez ainsi, pour plus tard, une belle chevelure.

Qu'elle soigne ses mains dès maintenant. Cette coquetterie pourra aussi la guérir d'un vilain défaut, si elle ronge ses ongles, et lui permettra d'avoir de jolis doigts plus tard.

Apprenez-lui à faire de la gymnastique avec plaisir en rendant ces exercices aussi agréables que possible. Exercez-vous aussi avec vos enfants, cela vous fera le plus grand bien, vous oublierez vos soucis et, redevenant enfant comme eux, vous vous porterez mieux.

Et puis, vous savez déjà par votre expérience personnelle qu'une habitude prise à l'enfance, même si elle vous a bien ennuyée, se prolonge toute la vie. Reconnaissez que vous faites machinalement des tas de choses que votre mère devait vous répéter sans cesse autrefois. **Rendez agréables autant que possible les diverses tâches pour qu'elles ne dégénèrent pas en corvées, contre lesquelles les enfants n'auraient que trop tendance à se révolter.** Créez donc ces réflexes dont ils vous en seront reconnaissants plus tard et leur permettront d'être plus facilement sûrs d'eux, et par conséquent plus hardis, plus entreprenants, plus heureux aussi.



"TRUCS" de beauté

POUR AVOIR...

...DES CHEVEUX SOUPLES

Passez une brosse dure sur vos cheveux cent fois le matin et cent fois le soir. S'ils sont secs, vaporisez-les avec la brillantine avant de les mettre en plis. S'ils sont gras, remplacez la brillantine par ce mélange : 30 grammes d'eau de Cologne, 5 grammes d'acide acétique.

..UNE PEAU FRAICHE

A mesure que vous vous éloignez de vos vingt ans, usez davantage de corps gras pour nourrir l'épiderme et massez-le chaque jour. Pour éviter les rides, un masque de lanoline tiède, appliqué trois fois par semaine, et que l'on garde une vingtaine de minutes, donne des résultats absolument merveilleux.

...DES YEUX BRILLANTS

Baignez-les, matin et soir, dans de l'eau de rose ou de l'eau de camomille tiède tout simplement. Deux ou trois fois par semaine, remplacez les bains d'eau de rose par des compresses d'eau très froide afin de tonifier les paupières.

...DES DENTS ECLATANTES

Brossez-les trois fois par jour. Deux fois par semaine, servous de la poudre dentifrice suivante qui blanchit les dents : poudre de charbon végétal porphyrisé : 20 grammes ; carbonate de chaux : 10 grammes ; poudre de pierre ponce très fine : 5 grammes.

...UN COU JEUNE

Pour garder le cou jeune, lavez-le à l'eau et au savon une fois par jour, puis donnez-lui les mêmes soins qu'au visage. Faites chaque jour, dix fois de suite, le mouvement suivant : rejetez la tête aussi en arrière que possible, puis ouvrez et fermez lentement la bouche.

...UN JOLI DOS

Vous éviterez les omoplates saillantes en faisant chaque jour le mouvement suivant : debout, le corps bien droit, prenez une canne entre vos mains, élevez-la au-dessus de la tête et faites-la passer derrière le dos sans plier les bras.

...UN BUSTE FERME

Pour durcir les muscles pectoraux, rejetez le bras en arrière et, avec la main opposée, massez le muscle en rond, sous la clavicule. C'est, avec les ablutions d'eau froide, le seul moyen de garder très longtemps une belle poitrine.

...UNE TAILLE FINE

Si votre estomac gonflé vous empêche d'avoir la taille fine, des troubles gastriques sont probables : mangez très lentement, mastiquez bien, ne parlez pas trop. Au besoin, voyez un médecin et suivez scrupuleusement ses prescriptions.

SI VOUS AVEZ LE DOS ROND



Evitez LES ROBES DE DEUX COULEURS, les nœuds dans le dos, les boutonnages ou les fermoirs compliqués, les toilettes sans col, les chapeaux entièrement tirés en avant. Vous auriez l'air encore plus bossue que vous ne l'êtes en réalité.



Tenez-vous BIEN DROITE. LAISSEZ VOS EPAULES LIBRES. Que le haut de vos corsages soit toujours un peu blousant, surtout dans le dos. Si vous portez une écharpe, faites-en pendre les pans sur votre dos. Cela vous aidera à masquer considérablement votre défaut.

CHASSEZ LES POINTS NOIRS QUI DÉFIGURENT VOTRE VISAGE

Ce sont les peaux grasses qui ont le plus souvent des comédons ou points noirs. Il existe un moyen très simple de reconnaître si vous avez la peau grasse. Il suffit, au réveil, d'appliquer bien exactement sur votre visage une serviette à démaquiller, en papier fin. Si, lorsque vous la retirez et que vous l'examinez en transparence, elle est entièrement translucide, c'est que votre peau est uniformément grasse. Si certains points seulement ont été tachés, voyez à quels endroits du visage ils correspondent. Ce sont en général les ailes du nez, les pommettes et le menton. Vous saurez ainsi quels sont les points que vous devez surveiller.

Les pores s'élargissent et les comédons les envahissent parce que les glandes sébacées ont une activité trop grande. Ceci vient, en général, d'une paresse organique ou d'une élimination insuffisante. Prenez donc l'habitude de bien respirer et de faire de la gymnastique pour améliorer votre circulation.

Mangez lentement et faites de temps à autre un jour de diète, c'est excellent pour la santé.

Ceci dit, suivez aussi un traitement externe pour débarrasser votre visage de ces points noirs qui l'enlaidissent. Lavez, deux fois par jour, bien à fond, votre figure. Cela vous donnera une peau nette et plus fine. Deux fois par semaine, servez-vous d'une brosse spéciale pour laver votre peau. Frottez doucement, surtout les points qui sont spécialement gras ; cela enlèvera complètement les impuretés et diminuera l'activité de vos glandes sébacées. Rincez bien à fond avec de l'eau fraîche.

Au début du traitement, il est bon d'enlever le plus grand nombre possible de points noirs. Mais il faut aussi faire très attention à ne pas froisser la peau en les extirpant.

Voici comment il faut s'y prendre : après avoir bien nettoyé votre visage avec la brosse, ainsi qu'il est indiqué plus haut, trempez une serviette-éponge dans de l'eau chaude, essorez-la et appliquez-la sur les endroits où les points noirs sont particulièrement nombreux. Répétez plusieurs fois l'application de ces compresses chaudes pendant cinq ou dix minutes. Puis entourez l'extrémité de vos deux index d'un bout de linon très propre et pincez chaque point noir afin d'en extraire le comédon. Lorsque vous aurez ainsi traité tout votre visage, nettoyez-le avec une lotion à base d'alcool camphré qui resserrera les pores et les désinfectera.

Il existe aussi, contre les points noirs, des traitements plus complets : tous les spécialistes ont des crèmes qui, étalées sur le visage parfaitement propre, durcissent et forment masque. Un coton imbibé d'eau tiède permettra d'enlever la pâte durcie et la peau apparaîtra parfaitement nette et débarrassée des points noirs.

Ces divers traitements doivent être suivis très régulièrement si vous voulez obtenir un résultat réel et ils doivent également être toujours accompagnés d'un traitement interne, sans lequel aucune peau ne pourra jamais être lisse et fraîche.

QUELQUES PLATS FACILES ET INEDITS

BOTTEREAUX DE POMMES DE TERRE

Ecrasez 5 à 6 pommes de terre comme pour une purée, mettez environ 60 grammes de beurre, un morceau de levure (ou un paquet de baking powder), 250 grammes de farine que vous ajouterez petit à petit de façon à constituer une pâte très ferme qui se pétrit avec les mains, laissez reposer quelques heures. De préférence préparez cette pâte la veille. Etendez-la ensuite au rouleau et coupez-la en petits morceaux. Faites-les frire dans de l'huile bouillante, servez chaud avec du sucre.

FLAN D'EPINARDS

Blanchir 500 grammes d'épinards, les hacher très finement, mélanger avec 60 grammes de gruyère ou de parmesan râpé, 5 œufs, 3 cuillerées à soupe de lait, un morceau de beurre et du sel. Faire cuire dans un moule beurré, au bain-marie et au four si possible. Servir chaud.

OMELETTE NIÇOISE

Faire cuire à l'eau bouillante salée 500 grammes d'épinards. Les égoutter, les presser pour en retirer l'eau, les hacher grossièrement. D'autre part, battre six œufs, bien frais, comme pour une omelette, assaisonner. Mélanger intimement avec les œufs les épinards hachés et verser le tout sur un plat beurré. Mettre à cuire à four moyen jusqu'à ce que les œufs soient bien pris. Passer une lame de couteau entre le plat et l'omelette qui doit avoir l'épaisseur d'environ un doigt. Retourner le moule sur le plat du service. Garnir d'une sauce tomate chaude ou froide.

PETITS POIS A LA CREME

Prenez des petits pois, mettez-les dans une casserole avec gros comme un œuf de beurre. Mettez la casserole sur un feu vif et faites partir le tout en secouant la casserole. Ajoutez des oignons, sel, poivre. Mettez par-dessus, en guise de couvercle, une assiette creuse que vous remplirez d'eau chaude. A partir de ce moment, les pois ne doivent plus cuire qu'à feu doux. Il faut une bonne demi-heure pour qu'ils soient à point. Lorsque la cuisson est terminée, enlevez les oignons, retirez la casserole du feu, ajoutez une noix de beurre. Enlevez deux ou trois cuillerées de jus de cuisson, versez dans un bol, puis ajoutez dans celui-ci trois ou quatre cuillerées de crème, mélangez bien le jus à la crème et versez le tout, peu à peu, dans les petits pois en tournant constamment.

CAKE ANGLAIS

Prenez 125 grammes de beurre, 125 grammes de sucre, 2 œufs entiers, 150 grammes de farine, un quart de raisins secs, un peu d'écorce de citron, une cuillerée à soupe de rhum. Faites fondre le beurre en lait, ajoutez-y le sucre, puis les œufs battus, mélangez bien. Incorporez peu à peu la farine et tournez la pâte pour qu'elle soit lisse. Mettez-y ensuite le rhum, le citron et les raisins secs. Prenez un moule, garnissez l'intérieur d'un papier beurré. Ajoutez à la pâte une pincée de bicarbonate de soude et versez-la aussitôt dans le moule. Faites cuire à four chaud environ pendant une heure. Vous obtiendrez un délicieux cake anglais qui fera la joie de tout le monde.

PROFITEZ DE VOTRE TOILETTE

pour faire votre gymnastique

Lorsque vous êtes pressée et que vous n'avez pas un quart d'heure à consacrer à la culture physique, essayez de la faire quand même, ne fut-ce qu'en séchant votre corps après le bain matinal.

■ *Prenez votre serviette-éponge à deux mains et faites quelques mouvements qui allongeront vos muscles, activeront la circulation de votre sang et remplaceront la fatigue que vous ressentez par une énergie nouvelle.*

■ *Tenez-vous bien droite. Ayez un bout de la serviette dans chaque main et passez-la derrière votre tête, les bras levés, à égale distance des deux épaules. Allongez le bras droit en tirant la serviette, le bras gauche pliera et viendra près du cou. Allongez en même temps la jambe droite, tandis que la jambe gauche plie légèrement pour garder le corps en souplesse. Faites le même mouvement avec la jambe et le bras gauches en tirant très fort sur la serviette pour obliger tout le corps à travailler en même temps.*

Vous portez complètement le poids de votre corps sur la jambe pliée en allongeant le bras opposé aussi loin que possible.

Répétez ce mouvement dix fois de chaque côté, vous serez surprise de l'effort qu'il exige.

■ *Tenez-vous bien droite, comme au début de l'exercice précédent. Etendez le bras gauche aussi loin que possible, tandis que le bras droit, sans lâcher la serviette, monte au-dessus de la tête. Le corps se penche légèrement sur le côté gauche pour assouplir la taille. Faites le même mouvement de l'autre bras, sans négliger de bien tirer tout le temps sur les deux bouts de la serviette.*

Répétez dix fois le mouvement de chaque côté. N'oubliez pas de respirer lentement et bien à fond.

■ *Revenez à la première position. La serviette derrière la tête, les bras à égale hauteur des épaules. Avancez doucement les deux poings en avant tandis que tout votre corps résiste à la pression de la serviette appuyée sur la nuque. Cet exercice est excellent pour les muscles du cou, de la poitrine et du dos. Faites-le une dizaine de fois, vous vous serez ainsi suffisamment exercée pour le début de votre journée et vous pourrez vaquer à vos occupations quotidiennes le corps souple et l'esprit clair.*

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Coquette »

D'après votre photo, vous semblez avoir beaucoup de caractère. Mais il vous faut absolument changer de coiffure. La vôtre est trop enfantine pour votre type. Choisissez quelque chose de plus sophistiqué, de plus sombre aussi. Cela vous avantagera.

Nièce « Doris »

Je ne crois pas que la mode du blond platiné soit passée. On le fait peut-être un peu moins blanc, c'est-à-dire qu'on use, comme vous le faites, des rinçages colorés pour donner un peu de couleur, selon la teinte choisie. Mais je ne vous conseille pas, puisque vous êtes si contente de cette décoloration, d'y changer quoi que ce soit. On ne doit pas suivre toujours aveuglément une mode.

Nièce « Guite »

Pour grossir, faites très lentement de la gymnastique devant une fenêtre ouverte. Vos muscles acquerront de la tonicité et du volume et votre corps paraîtra ainsi plus rempli. Les produits de beauté dont vous vous servez sont excellents, ne les changez pas.

Nièce « J'aime soigner mon teint malgré mes vingt ans »

Et vous avez tout à fait raison de le faire. Il ne faut jamais négliger les soins de beauté, même si l'on est très jeune. Dans les pays chauds, la peau a besoin d'être entretenue soigneusement. Le lait est un bon démaquillant, vous ne risquez absolument rien à vous en servir. Vous pouvez mettre de l'huile d'amandes douces sur vos paupières, cela ne vous nuira en rien.

Nièce « Sportive qui se moque des obèses »

Il n'est évidemment pas naturel qu'un individu vivant normalement ait un poids anormal. On ne voit pas d'animaux gras, un tigre obèse, une biche obèse ? Et, cependant, voyez les animaux domestiques, comme ils deviennent facilement obèses dès qu'on leur donne un excès de nourriture... Mais nous sommes, nous, des animaux civilisés. Le tigre n'est pas gras parce qu'il est obligé à un incessant travail pour trouver sa nourriture. Si les humains agissaient comme lui et prenaient plus d'exercice, ils n'auraient jamais une surcharge de poids.

Nièce « Mickey »

Vous ne pouvez pas continuer à être affamée ainsi. Voici le régime que je vous propose de suivre pendant deux mois et qui vous fera perdre toute votre graisse : matin : une tasse de café sans sucre, deux toasts grillés. Midi : 150 grammes de viande grillée, 200 grammes de légumes verts cuits à l'eau, un fruit, pas de pain, pas de boisson. Soir : même menu qu'à midi. Vous pouvez, à 5 heures, prendre une tasse de thé sans sucre ou boire un jus de fruit.

Nièce « Excentrique »

Vous pouvez porter une jaquette rose avec cette jupe marine : ces deux couleurs se marient à merveille. Je ne vois pas en quoi le fait de porter de grands chapeaux est ridicule... Avec votre taille et votre silhouette, toutes les fantaisies, même les plus osées, vous sont permises.

Nièce « Mirande »

Vous savez que votre mari est déçu par vous et vous ne faites rien pour réagir ? Mais, enfin, n'avez-vous aucun amour-propre ? Pourquoi vous obstinez-vous à demeurer telle que vous êtes sans vouloir vous améliorer ? Dans la vie il n'est jamais tard pour apprendre. Pourquoi vous croyez-vous parfaite et n'acceptez-vous aucune remarque ?

Nièce « Baby »

Ne venez pas me voir au journal sans avoir, au préalable, fixé un rendez-vous, car vous risqueriez fort de ne pas m'y trouver. Je n'ai pas d'heures fixes et pas de jour de réception.

Nièce « Constance Moore »

Mon adresse est : « Tante Anne-Marie, c/o Revue « Images », Post Office Bag, Le Caire ». Ecrivez-moi en toute confiance. Je l'ai dit et redit mille fois, personne, en dehors de moi, ne décachète mon courrier.

Nièce « Wanda »

N'employez pas une poudre de teinte claire puisque votre peau est foncée. Sachez assortir votre maquillage à la couleur de votre teint. Choisissez une ocre assez soutenue, un rouge tirant plutôt sur le lie de vin. Pas de fard aux paupières, pas de rimmel.

Nièce « Argentina »

Vous pouvez prendre des leçons de danse, je ne crois pas que cela puisse choquer vos parents. Vous êtes en âge d'aller dans le monde et une jeune fille qui ne sait pas bien danser ne connaît jamais un vrai succès. Je ne pourrai pas vous voir ces jours-ci, car je compte faire un petit voyage. Je vous écrirai dès que je serai de retour.

Nièce « Parlez-moi d'amour »

Lucienne Boyer est mariée à Pills, le fameux chanteur du couple Pills et Tabet. Je ne sais pas du tout ce qu'elle a bien pu devenir, car je n'ai plus entendu parler d'elle.

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 75**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 100**
Autres pays .... **P.T. 130**
Adresse : Poste Centrale — Le Caire



LE FRONT RUSSE Cette carte indique les poussées initiales des troupes nazies. Ces poussées sont au nombre de quatre et s'exercent respectivement depuis la Finlande, la Prusse orientale, la Pologne et la Roumanie.